

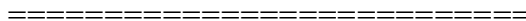
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME TROISIÈME
(BAVISYAPARVAN)

20ème Thème - Lectures 234 à 257

Bali ; avatare du nain ; lutte des dieux et des démons. Chute de Bali.

DEUX CENT-TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

SACRE DE BALI.

Vêsampâyana dit :

Je t'ai raconté l'histoire de l'homme-lion ; je vais te dire maintenant à quelle occasion le plus beau des êtres prit la forme d'un nain. Le puissant Bali faisait un sacrifice ; le puissant Vichnou s'y présenta, et en trois pas occupa les trois mondes. Il prit cette terre couverte de forêts et entourée de mers, et la donna à Indra, roi des Souras.

Djanamédjaya dit :

O pieux Brahmane, ici une pensée de doute me trouble et m'embarrasse. Quoi ! le divin Nârâyana s'est fait nain, lui que les Pourânas, dont il est l'esprit, nous représentent comme le maître et le père des êtres, lui qui de son ombilic fit naître le grand Lotus ! N'est-il pas en effet le dieu des dieux, le souverain des Souras, fort, immuable, infini, substance des trois mondes où il tient le premier rang, éternel, sans commencement, sans milieu et sans fin, Crichna¹, objet de nos adorations, sacrificateur auguste qui présente à la fois et consomme l'offrande ?

Maître suprême, comment naquit-il dans le sein d'Aditi ? Créateur d'Indra, comment était-il son frère puîné ? Dieu des dieux, comment devint-il Vichnou dans le ciel ? Raconte-moi donc, ô Brahmane, l'apparition de ce grand dieu. Vêsampâyana reprit :

Écoute, ô roi, un récit divin, objet de respect pour les Richis, récit transmis par les anciens poètes, et extrait de nos livres sacrés. Le grand Soura, Casyapa, fils de Maritchi, eut deux épouses, Aditi et Diti. D'Aditi et de Casyapa naquirent les Dévas, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Pardjanya, Twachtri, et Vichnou le douzième. Diti fut mère du puissant Hiranyacasipou, qui eut pour frère² le superbe Hiranyâkcha. Hiranyacasipou donna le jour à cinq fils redoutables par leur force, Prahlâda, Hrâda, Samhrâda, Djambha et Anouhrâda. Le fils de Prahlâda fut Virochana ; le fils de Virochana, Bali.

La postérité de Diti s'était multipliée d'une manière inconcevable ; une foule innombrable de Dêtyas, sages, puissants, et ennemis des Souras, s'était étendue sur mille régions. Ces Dêtyas, après avoir vu Hiranyacasipou immolé par l'homme-lion, résolurent, pour parvenir à se venger des Dévas, de se choisir un roi : ce fut Bali. Ils avaient remarqué que toujours ami de la justice, sage en ses discours, austère en sa conduite, aussi brave que savant, il était instruit dans tous les détails de la grande science, et voyait clairement la

¹ L'avatare de Crichna est postérieur à celui du nain, et l'anachronisme disparaîtrait, si l'on forçait un peu le texte, en ajoutant *celui qui fut depuis Crichna*. Peut-être aussi cette expression Crichna, laquelle signifie *noir*, a-t-elle un sens mystique.

² Mes manuscrits ne sont pas d'accord : en cet endroit le bengali et celui de M. Tod disent frère puîné ; le dévanâgari de Paris porte au contraire frère aîné.

vérité. Brillant et magnifique, comme Hiranyacasipou, il haïssait les Souras. Ce fut donc à Bali, fils de Virothana, le fort par excellence, que les Dêtyas décernèrent le souverain pouvoir : il fut sacré solennellement, et Brahmâ lui-même se réjouit de le voir assis sur le trône d'Hiranyacasipou. Du sein des vases d'or l'eau sainte fut versée sur sa tête, et les Dânavas firent en son honneur retentir le cri de victoire, au moment où ce prince apparut sur son siège royal. Après la cérémonie de l'inauguration, se prosternant la tête contre terre, ils lui dirent : « Roi des Dêtyas, tu sais qu'Hiranyacasipou a possédé les trois mondes, et qu'il a régné sur tous les êtres animés et inanimés. Les Souras, tes ennemis, après avoir donné la mort à ton aïeul, se sont emparés de ses domaines, et ont pris Indra pour leur roi. Il te convient de recouvrer le royaume d'Hiranyacasipou ; avec notre secours, seigneur, il te sera donné de rentrer dans ton héritage, dans la possession des trois mondes. Environné de ces milliers d'Asouras qui te promettent l'appui de leurs bras, tu dois triompher des dieux et de leur roi ; ta puissance est immense, et par tes vertus tu l'emportes sur ton aïeul ».

DEUX CENT-TRENTE-CINQUIÈME LECTURE.

ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit :

A ces mots, le sage et vaillant Bali, transporté de joie, dit aux Dêtyas : « Aujourd'hui nous allons reconquérir les trois mondes ». Après avoir entendu ces paroles du fils de Virothana, les belliqueux Dânavas se préparèrent au combat. On distinguait parmi eux Mahâpadma, Nicoumbha, le vaillant Coumbhacarna, Cântchanâkcha, Capiscandha, Mênâca, qui ébranle la terre, Sitakésa, Ardhakésa, Vadjranâbha, dont les cheveux se redressent en djatâ, Vicatcha aux mille bras, Vyâghrâkcha¹ à l'oeil flatteur, Mounda, qui n'a qu'un oeil et qu'un pied, Vidyoudakcha, armé de ses quatre bras, Gadjodara, Gadjasiras, Gadjasandha, Gadjekchana, Achtadanchtra, Tchatourvaktra, Méghanâda, Djalandhama, Carâla, Djwâladjihwa, Satânga, Satalotchana, Soumoukha aux mille pieds, le grand Crichna, Ranotcata, Dânapati, Sêlacampin, Coulâtchala, Samoudra, Nabhasa, Tchanda le terrible, Dhoûmra, Govradja, le formidable Gokchoura, Godanta, l'inébranlable Swastica, Mânsapa, Mânsabhakcha, le rapide Kétoumân, Sivi, Pancadigdha, Sarîra, Vrihatkîrtti, Mahâhanou, Vicoumbhânda, non moins illustre que les autres, Viroûpâkcha, Hara, Ahara, Swétasîrcha, Tchatourhanou, Tchandrahan, Tchandratâpana, Vikchara, Dîrghabâhou, Madyapa, Mâroutâsana, le célèbre Tâladjangha, Salabha, Sarabha, Cratha, Samoudramathana, Nâdin, le robuste Pithara, Pralamba, Naraca, Bâlin, Dhénouca, Câlalotchana, Varichtha, Gavichtha, le puissant Bhoûtalonmathana, Souprasâda à l'aigrette brillante, le grand Vaktra, armé d'un trident, Soubâhou, Coumbhabâhou, Carouna, Calasodara, Somapa, Dévayâdjîn, Pravara, Vîramardana, l'obéissant Khandasakti, Cousinétra, Sasidhwadja, et bien d'autres que citent les livres dépositaires de nos traditions : tous illustres guerriers et brillants de parures, portés sur des chars de bataille, couverts de vêtements magnifiques, de guirlandes élégantes, de riches armures. Leurs étendards flottent dans les airs, leurs traits éblouissent les yeux, et les larges roues de leurs chars font trembler la terre. Les cris qu'ils jettent au loin ressemblent au fracas des nuages d'automne. Ces enfants de Diti, les yeux rouges comme le sang, le coeur plein d'une ardeur belliqueuse, élèvent leurs bras menaçants et pareils à de grands serpents qui

¹ Le manuscrit de M. Tod porte *vyâghrâsin*. Je ferai remarquer que dans ce passage je donne peut-être comme noms propres des mots qui ne sont que des épithètes, comme aussi je puis traduire comme épithètes d'autres mots qui sont des noms propres.

s'agitent. Aussi brillants que le soleil, la lune ou le feu, aussi rapides que le tonnerre d'Indra, ils font grincer leurs dents et secouent leur chevelure ardente² ou noire.

Le fils de Bali, Bâna aux mille bras, conduit des millions de chars qui portent d'innombrables Dêtyas, habiles dans l'art de la magie et armés de traits magiques, orgueilleux de leur force et fiers des privilèges qu'ils ont jadis obtenus, comparables à des montagnes d'or, vêtus de soie jaune, ornés de diadèmes, d'aigrettes, de turbans, de parures magnifiques, remarquables par leur armure et leurs enseignes d'or ; sur leurs chars élevés ils brillent comme les étoiles sur un ciel d'automne ; et leurs ornements, qui étincellent avec tout l'éclat de la flamme, leur donnent l'apparence de kinsoukas³ fleuris et placés sur le sommet du Mérout⁴. Au milieu d'eux se présente Bâna, tel que le nuage qui s'élève dans la saison des pluies. Il agite dans ses mains sa lance et sa massue ; il est monté sur un char long de trois nalwas⁵, rempli de massues et de haches, et admirable pour ses ornements d'or, pour la richesse de son essieu, de son drapeau, de son joug et de ses divers compartiments. Il s'avance escorté de ses Dêtyas, qui l'entourent comme les Bâlakhilyas⁶ entourent le soleil, et qui, dressant en tumulte leurs armes menaçantes, ressemblent à une armée de serpents à la dent envenimée. Mais surtout cinq guerriers Dânavas renommés pour leur bravoure, Soubâhou, Méghanâda, Bhîmavéga, Gaganamoûrddhan, et le rapide Kétoumân, se tiennent près de ce char, où l'or et l'argent brillent de tout côté, et qui, léger comme l'oiseau, retentissant comme le nuage, est lancé pour la perte des Souras.

Un fils d'Anâyouchâ⁷, Bala, vient entouré de cent mille chars d'une forme effrayante. Celui que monte le vaillant Bala est attelé de mille ours, forgé d'un fer noir, orné de figures de corbeaux, formidable à la vue seule, et terrible dans le combat. Le Dânava lui-même, couvert de vêtements noirs et pareil à un mont de lapis-lazuli, se distingue, au milieu de cette foule de combattants, tel que le soleil qui le matin s'élève au-dessus de l'océan. Resplendissant comme l'or, brillant comme la lune ou comme l'éclair, il balance sur son front une aigrette étincelante, qui s'élève semblable au pic d'une haute montagne. L'Asoura Namoutchi conduit au combat soixante mille chars traînés par des ânes, et bruyants comme le nuage orageux. Les guerriers qui les dirigent sont armés de traits divers ; légers, courageux et pareils à ces noires vapeurs qui couvrent le ciel. Leur chef, brave et impétueux, couvert de pierres précieuses, se montre à tous les yeux sur un char attelé de mille tigres. L'image d'un léopard flotte sur son enseigne d'or, qui, parmi celles des autres Asouras, reluit de même que le soleil à son midi. Aussi robuste que rapide, le terrible Dêtya, l'arc en main, ressemble au mont Himâlaya ; son vêtement est noir et rattaché par une ceinture dorée : tel apparaît, orné de sa large sangle, un des éléphants qui président aux régions célestes.

D'un autre côté, sur un char garni d'or et de sonnettes bruyantes, surmonté de drapeaux, pareil au nuage qui se lève avec le crépuscule, porté sur quatre roues, long de huit nalwas, brillant comme le disque de Câla, chargé d'armes de toute espèce, couvert de peaux de tigre, orné sur ses divers compartiments de figures de loups, rempli de carquois, de lances, de massues et de haches d'armes, sur ce char enfin, attelé de mille ours aux poils pendants,

² C'est ainsi que je rends ici le mot ह॑रि, *hari*, qu'ailleurs j'ai traduit par verdâtre.

³ *Butea frondosa*.

⁴ Appelé ici l'*Hémaparwata*, ou *montagne d'or*.

⁵ Un *nalwa* forme 400 coudées.

⁶ Voyez torn. I, lect. XVII, note 2,

⁷ Nom d'une des femmes de Casyapa, comme on peut le voir lect. CC, et lect. CCXXI.

remarquable par sa bannière d'argent avec l'effigie d'un lion, et poussé par une force toute magique, se montre le Dêtya Maya, tel que le soleil sur le mont Oudaya⁸. Tous les membres de ce chef sont chargés d'ornements formés d'un or pur ; sur les diverses parties de son corps reluisent l'or et les pierres précieuses. Des millions de chars le suivent au combat d'une course précipitée.

DEUX CENT-TRENTE-SIXIÈME LECTURE.

SUITE DE L'ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit :

Le grand Dêtya Pouloman s'élance sur un char magnifique, effrayant par sa couleur sombre. Ce char, comparable à une haute montagne, se trouve çà et là percé d'ouvertures fermées par des grilles de fer : le bruit de ses roues retentit au loin comme celui de l'océan. Il est rempli de massues, de haches, d'épées, de leviers, de cognées, de lances, de masses de fer : telle apparaît la nuée grosse d'orage. Le belliqueux Pouloman monte sur ce char que traînent mille chameaux aussi rapides que le vent, et se fait suivre de soixante mille autres aussi étincelants que le soleil. Il porte sur son étendard doré l'image d'un oiseau, et debout sur le milieu de son char il ressemble au soleil brillant sur le haut d'une montagne. Sa massue, entourée d'un cordon d'or, est aussi formidable que la verge de Câla ; il la brandit avec force, et au milieu de sa troupe, à sa couleur de fer noir, on le prendrait pour Kétou se levant dans le ciel.

Hayagrîva, escorté d'Asouras aux cous de cheval¹, s'avance avec cent mille chars. Habile et vaillant guerrier, il est porté lui-même sur un char pareil au nuage, char redoutable et funeste pour ses ennemis. Semblable à une roche blanche, orné de pendants d'oreilles blancs, il s'élève tel qu'une montagne à la cime blanchie. Sur son étendard enrichi de pierres précieuses, de lapis-lazuli, de corail, est représentée la figure d'un serpent à sept têtes. A sa suite viennent des milliers d'Asouras pleins de force et de courage, habiles à conduire les chars dans les combats ; ils marchent derrière lui comme les dieux derrière Indra.

Le sage Prahlâda, savant dans toute espèce de science, instruit dans l'art magique, sacrificateur infatigable, porte une armure qui le fait briller au loin de même qu'un feu éblouissant. Tel que Brahmâ au milieu des dieux, il apparaît au milieu de ces Dêtyas dont les chars innombrables font le même bruit que la tempête, au milieu de tous ces héros magnanimes, aux larges pendants d'oreilles d'or. Fier de sa force et du nombre de ses éléphants, il semble prêt à presser l'armée des Souras, comme le ribot presse le beurre : pareil à l'océan pour son impétuosité, à la flamme pour sa vivacité, au soleil pour son éclat, à la terre pour sa solidité. Au-dessus de son char flotte sa riche bannière, qui porte l'image d'un palmier ; à sa suite s'élancent des milliers de Dânavas, tous couverts d'armures d'or, de pierres précieuses, de parures éblouissantes, de bijoux d'or, de bracelets de lapis-lazuli, tous habiles guerriers, qui, sur leurs chars magnifiques, brillent comme des planètes au milieu des airs. Prahlâda, plein de respect pour les règles saintes, vainqueur de ses propres sens, heureux de ses devoirs, grand par sa vertu, irréprochable dans sa conduite, semble réunir en lui les qualités du feu, de l'eau, du nuage et du vent, tel que Câla, qui doit un jour tout détruire.

⁸ Montagne que les poètes placent au levant, comme l'indique le mot.

¹ Telle est la signification du mot *hayagrîva* lui-même.

Sambara, habile magicien et guerrier adroit, conduit les Dêtyas, monté sur un char merveilleux. Ses yeux sont rouges de sang, ses bras allongés, ses pendants d'oreilles étincelants. Pareil au nuage, il porte une guirlande magnifique sur sa poitrine, et sur sa tête une aigrette qui éblouit comme l'éclair et rayonne comme le soleil. Son armure large et resplendissante est enrichie de diamants, de pierreries et de lapis-lazuli entremêlés : tel brille le ciel éclairé par le crépuscule. Lui-même il ressemble à la montagne derrière laquelle se couche le soleil. Trois millions de Dêtyas diversement armés, vaillants et terribles, suivent Sambara, dont le char se précipite, traîné par mille chevaux blancs, et dont l'enseigne, flottant avec orgueil, porte l'emblème d'un héron. Du reste ce char, sur lequel le chef Dêtya se montre dans toute sa splendeur, est orné de lapis-lazuli, de grilles d'or, de peintures d'oiseaux divers sur ses panneaux ; solide, léger, étincelant comme l'éclair.

DEUX CENT-TRENTE-SEPTIÈME LECTURE.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit :

Un Dêtya redoutable, un fils d'Hiranyacasipou, Anouhrâda, se présente avide de combattre. Sous son char que soutiennent quatre roues, long de trois nalwas, attelé de chevaux vigoureux et ornés de tresses et de harnais d'or, il fait trembler la terre, les rochers et les forêts avec le bruit terrible de ses roues. Autour de lui s'avancent des millions de Dêtyas portés sur des chars tout brillants d'or, armés de massues, de traits, de piques, de lacets, de cognées, de tridents, de haches d'armes, de foudres dorés, de disques, et couverts de cuirasses éclatantes.

Lui-même, sur son char, qui semble avoir la force incomparable de la vérité, le prince tout resplendissant de ses parures d'or s'élève tel qu'une large colline.

Le vaillant Virochana, aussi éclatant qu'Agni lui-même, habile dans le maniement de toute espèce d'armes et dans l'art des évolutions militaires, instruit dans les secrets de la science divine et de la science humaine, se fait remarquer parmi les Asouras comme Indra parmi les dieux. Il est le père de Bali ; et dans la multitude de tous ces chars de bataille, le sien se distingue, garni de toute sorte d'armes, orné de sonnettes retentissantes, attelé de mille chevaux rapides, surmonté d'une figure d'éléphant dessinée sur la bannière, et de drapeaux de la même couleur que le crépuscule, chargé sur ses divers panneaux de corail, d'or, de perles, et offrant en bordure la représentation de fruits variés. Placé sur ce char, Virochana apparaît comme un autre Mérou, et marche au combat paré d'une guirlande et d'une aigrette merveilleuses. A la suite de ce prince, s'avance le Dânavas Coudjambha, conduisant des milliers de chars ornés d'or et de pierreries. Autour de lui frémissent des Dânavas, furieux ennemis des dieux, avides d'en venir aux mains, et armés de dards, de lacets, de massues. Coudjambha, pareil à une montagne ou à une vaste masse de collyre noir¹, portant une grande aigrette étincelante comme le soleil et une armure enrichie de pierres précieuses, arborant sur son étendard l'emblème d'un grand palmier d'or, brille sur son char magnifique, tel que la lune ou le soleil élevé au-dessus du Mérou. Habile et vaillant guerrier, savant dans la science de la vérité, il va se placer, avec les Asouras qui l'entourent, devant le front de l'armée des Souras : on dirait Indra lui-même, le vainqueur de Vritra, environné de ses Dévas.

¹ Comparaison que nous avons déjà vue plusieurs fois, et qui doit nous paraître triviale.

Armé d'un large quartier de rocher, terrible par sa forme et son extérieur, robuste et formidable géant, le Dânavâ Asiloman, vêtu de noir, dressant son horrible aigrette, montrant ses longues dents et sa face rougeâtre, arrive à la tête d'innombrables Dêtyas, armés de rochers et d'arbres. La forme de ces ennemis des dieux est diverse ; quelques-uns agitent des tridents et courent dans le ciel, avec le bruit de la tempête, comme dans la saison des pluies les nuages se répandent dans les airs et les obscurcissent de leurs noires vapeurs.

Le grand Asoura, Vritra, fils d'Anâyouchâ, mène au combat une foule de chars qui le suivent : la face de ce géant, ennemi des dieux, est rouge, son ventre énorme, sa langue enflammée, sa barbe verdâtre², son poil hérissé, sa mâchoire allongée, ses membres noirs, son cou et ses bracelets de la couleur du sang, ses bras pendants jusqu'à ses genoux, ses dents blanches et aiguës, ses yeux étincelants comme l'or, sa figure large comme la feuille du lotus. Horrible par sa laideur, ce Dêtya terrible excelle dans l'art de la magie ; il porte une aigrette et des anneaux d'or, une armure ornée de pierres précieuses, une guirlande d'or. Sa bannière rouge est empreinte de la figure d'un disque. Vif, impatient, il monte un char enrichi d'or, retentissant du bruit de mille sonnettes, et attelé de mille chevaux. On voit aussi paraître Écatchacra, élevé comme le disque du soleil, terrible comme celui de Câla, formidable comme le trait d'Indra. Il s'avance sur un char magnifique, tout forgé de fer. A ses ordres obéissent des milliers de Dêtyas orgueilleux, armés de rochers aussi noirs que le fer ; et quatrevingt mille chars le suivent, chargés de guerriers vigoureux, formés à toute espèce de combats, tous semblables au noir Câla. Leurs yeux sont aussi rouges que le sang : l'éclat que jette leur noire armure les fait ressembler à de sombres nuages amoncelés dans l'air. Tels que ces vagues obscures et profondes que pousse vers le rivage le flux de la mer, ces Dêtyas se précipitent fermes et irrésistibles ; ou bien, tels que ces montagnes qui, déployant leurs ailes, s'élançaient jadis dans les airs, ils s'en vont, larges, terribles, parés de leurs aigrettes et de leurs anneaux d'or, agitant leurs armes étincelantes.

Le frère de Vritra, Bala, obéissant à l'ordre du fils de Bali, conspire aussi contre les Souras ; fort et belliqueux, il étale avec orgueil ses colliers d'or, ses pendants d'oreilles magnifiques, ses guirlandes de fleurs rouges, son vêtement de même couleur, sa riche aigrette ; il roule ses larges yeux et découvre ses dents effrayantes ; sa poitrine est vaste et son teint pareil au lotus qui développe les pâles trésors de son calice. Égal en fureur à l'éléphant, en force au léopard, il agite son arc aussi haut qu'un grand palmier, garni d'une flèche brillante et rapide, et retentissant comme le tonnerre. Il se tient sur un char attelé de mille ânes, et surmonté d'un serpent qui forme sa bannière ; tel le soleil se lève avec l'aurore. Autour de lui se pressent, de même que des nues gonflées de tempêtes, des milliers de chars, ornés de cordons d'or, et remplis de massues et de tridents. Non moins impétueux que le vent, le chef Dêtya s'élance avec une majesté qui étonne les dieux eux-mêmes.

Le grand Asoura, fils de Sinhicâ, Râhou, apparaît, aussi élevé qu'une montagne, monstre à cent têtes, à cent ventres, qui, tout couvert d'or et de pierres précieuses, porte une guirlande de fleurs jaunes et un vêtement également jaune. Son teint est de la couleur du lapis-lazuli, son oeil semblable à la feuille du lotus. Son char, traîné par de superbes chevaux et environné de cent drapeaux, fait frémir la terre sous le bruit de sa course rapide. Maya lui-même a fabriqué sa bannière toute resplendissante d'un or pur. Son armure est de fer et aussi brillante que le plumage du paon. Entouré d'autres chars aussi rapides, aussi bruyants que le sien, non moins éclatants, non moins redoutables par la multitude d'armes qui les remplit, ce prince Asoura, tel que l'éléphant qui conduit ses sauvages compagnons, mène au chemin de l'honneur ses nobles guerriers, et se place au

² Je rends ainsi le mot हरि, *hari*.

front de bataille devant l'ennemi, semblable au soleil suspendant son disque enflammé sur le grand mont Asta³.

L'illustre fils de Danou et de Casyapa, fervent sacrificateur, instruit dans les Vèdes, humble pénitent, fier de la faveur de Brahmâ et de la puissance qu'il a reçue de lui, second Brahmâ par sa splendeur et les qualités supérieures⁴ qu'il possède, pouvant à son gré s'élargir, commander à la nature ou en changer le cours, enfin le vaillant Vipratchitti marche avec ses fils et ses petits-fils. Tous ces héros, habiles dans l'art de la magie, possèdent également la science des combats. Comparables pour leur éclat à la fleur du lotus ou à l'Hémacoûta⁵, à l'or ou au Kêlâsa, ils ont reçu de Maya des chars magnifiques, qui volent dans la plaine avec la rapidité des nuages d'automne. Leurs vêtements, leurs guirlandes, leurs parasols, leurs pendants d'oreilles, tout est blanc ; ils se dressent comme autant de dandas blancs et terribles, et sur leurs bannières flotte la figure d'un cygne. Sur leur poitrine descendent de longs colliers de perles. A les voir, on les prendrait pour les rois des serpents parés de toutes leurs richesses. Leur chef monte un char qui s'appelle Trêlokyavidjaya (victoire des trois mondes), comparable au mont Kêlâsa, long de huit nalwas, attelé de mille chevaux blancs et semblables à la lune, entouré de cent drapeaux, plein d'armes de toute espèce, surmonté d'un parasol blanc et présentant à la vue la couleur du cygne, de la lune ou du counda⁶. Sur ce char brille le prince Dânaava comme la lune sur le sommet du mont Swéta⁷.

Fameux parmi les Dânavas, Késin, à l'oeil rouge et enflammé, au regard farouche, à la voix sonore, au corps noir comme la nue, à la barbe verdâtre, aux oreilles aiguës, apparaît comme Câla personnifié, ou tel qu'un météore effrayant, objet d'horreur pour ses ennemis. Il a cent yeux et cent mains ; son vêtement est riche, ses guirlandes élégantes, ses parures de couleur rouge. Son char, traîné par des buffles superbes, retentissant du bruit de mille et mille clochettes, et large comme l'océan, porte des drapeaux de toutes les couleurs et une bannière redoutée sur laquelle est dessinée l'image d'un lion noir. Cinquante-deux mille chars accompagnent le formidable ennemi des Souras, et répandent au loin la terreur. En voyant la face noire et arrondie de ces guerriers, et leurs dents que leurs lèvres laissent à découvert, on dirait des nuages entourés d'un cercle d'oies sauvages. L'aigrette de leur chef, formée d'or et de lapis-lazuli, lance des éclairs et rayonne comme une montagne dont la cime est devenue la proie d'un incendie.

Tel que le soleil sur le sommet du Mérou, tel se présente le terrible Asoura Vrichaparwan sur son char riche et solide, dont le timon et les roues sont ornés d'or, d'argent et de corail, et qui brille de l'éclat des étoiles et des éclairs. Les bras entourés de bracelets pesants, la poitrine couverte d'une lourde cuirasse, le corps chargé de parures militaires, le doigt garanti par une pièce de cuir, les yeux fiers et roulant dans leur large orbite, ce guerrier saisit son arc tout resplendissant d'or, et se montre avec la majesté de l'astre du jour à midi.

³ Montagne derrière laquelle se couche le soleil.

⁴ La réunion de ces qualités supérieures se nomme ऐश्वर्य *êswarya*, et ces qualités sont les huit *vibhoûtis* ;

les trois dont le poète parle ici se nomment मह वं ou महिमा, ईशि वं ou ईशिता et le वशि वं ou वशिता.

Voyez le dictionnaire de Wilson, au mot *Vibhoûti*.

⁵ Chaîne de montagnes au nord de l'Himalaya.

⁶ *Jasminum multiflorum* ou *pubescens*

⁷ Chaîne de montagnes, située entre l'Hiranmaya et le Ramanaca, et dont le nom signifie *blanc*.

Enfin le grand roi des Asouras, Bali, entouré de ses vassaux, monte un char long de seize nalwas, enrichi d'or et de lapis-lazuli, étincelant comme l'éclair, attelé de mille Dêtyas cachés sous la forme d'éléphants, tout caparaçonnés d'or, et grondant comme les nuages dans la saison orageuse ; char véritablement divin, ouvrage merveilleux du grand magicien Maya, portant sur ses panneaux la figure de loups furieux, orné de bruyantes clochettes et de lotus d'or. Mille autres chars guerriers l'accompagnent. Bali porte une guirlande de fleurs d'or appelée vêdjayantî : d'autres guirlandes de diverses espèces, un superbe collier où semblent avoir été réunies toutes les perles des Asouras, de magnifiques bracelets, des parures éblouissantes de richesses, donnent au fils de Virochana l'apparence du soleil resplendissant sur son trône céleste, ou de la lune illuminant les nuits d'automne. Des dards, des lacets garnis d'or, des cuirasses, des poignards, des haches, des arcs non moins terribles que le tonnerre, des massues, des lances dont la pointe est aussi solide que le diamant, des cimenterres, des flèches brûlantes, des carquois se dressent autour du char du grand Dêtya comme autant de comètes menaçantes. Des serviteurs richement vêtus, couverts d'or et de pierreries, distingués par la blancheur de leurs dents et placés avec lui sur ce char⁸, agitent pour l'éventer d'élégants tchâmaras. Dix princes Dânavas lui servent de gardes du corps ; ce sont Ayahsirras, Aswasiras, Dourâpa, Sivi, Matanga, Vicatcha, Satâkcha, Djaya, Nicoumbha et Coupatha. Non moins agiles que le vent, des milliers de gardes à pied marchent devant lui, tenant dans leurs mains des instruments qui tuent cent hommes, des disques, des foudres, des lances. La marche du roi Dêtya est annoncée par des cloches retentissantes et revêtues d'or, par des tambours, des cymbales, des tamtams. Sur la plate-forme dorée⁹ de son char, au milieu de mille drapeaux, s'élève, comme un soleil, sa grande bannière enrichie d'or. Le parasol étendu sur sa tête brille aussi de ce métal précieux, de même que la guirlande qui pend sur sa poitrine. Sur son passage accourent les Richis Dêtyas ; et, dans une posture respectueuse, ils prononcent de ferventes prières. Pour obtenir la mort de leurs ennemis, les prêtres, habiles dans les saintes écritures, le bénissent et emploient à la fois la puissance des mantras et la force des herbes sacrées. Bali distribue aux Brahmanes des vêtements, des vaches, des fruits, de l'argent, et dans sa générosité il ressemble au dieu des richesses. Superbe, menaçant et l'arc en main, il s'est élancé sur son char qui a l'éclat de mille soleils, de mille lunes, de mille et mille étoiles, qui est orné de mille clochettes, à qui l'or le plus pur donne l'apparence d'un feu rayonnant ; et il marche à la tête des Dânavas dans l'espérance de voir fuir devant lui les Dévas. La scène que présentaient ces flots confus de guerriers et de chars ressemblait à cette mer immense qui doit à la fin des siècles submerger le monde. Les soldats de Bali effrayaient la nature par leurs formes diverses ; à voir ces géants, agitant leurs arcs redoutables, on aurait dit ces vastes forêts qui couvrent les montagnes.

⁸ Le texte emploie ici le mot वेदिक, *védica*, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui me semble désigner le balcon du char ou la plate-forme sur laquelle se tient le guerrier, l'espèce de plancher supporté par l'essieu, et ombragé par les drapeaux. Cette dernière idée semble indiquée surtout dans le premier vers de la stance 88 de cette même lecture.

⁹ Ou le balcon. Le mot वेदिक, *védica*, désigne peut-être ici le fond carré du drapeau.

DEUX CENT-TRENTE-HUITIÈME LECTURE.

ARMEMENT DES DÉVAS.

Vêsampâyana dit :

O Djanamédjaya, je t'ai dit quel était l'armement des Dêtyas ; je vais te dire aussi quels furent les préparatifs des Dévas. Le dieu, chef des Souras, assembla son armée, les Marouts, les Âdityas, les Viswas, les huit Vasous, tous les Yakchas, les Râkchasas, les grands serpents, les Vidyâdharas, les généreux Gandharvas, les mers, les montagnes terribles et impétueuses¹, Yama et Vêsrâvana², Varouna, roi des eaux, les nobles Siddhas, les Pitris pieux, les Râdjarchis éprouvés par l'yoga. Le magnanime Indra a fait publier une proclamation qui les appelle tous aux armes pour l'extermination des Dêtyas, et, fidèles à ses ordres, les habitants du ciel se préparaient au combat avec une ardeur égale à celle de leur chef. Leurs armes et leurs enseignes sont variées ; tels que des éléphants furieux, ils agitent leurs bras menaçants, montés les uns sur des tigres, les autres sur des éléphants, ceux-ci sur des serpents, ceux-là sur des taureaux.

Le maître du monde, le prince des Souras, le divin époux de Satchî, dont la barbe et les yeux sont de la couleur qu'on appelle hari³, s'élève sur un char attelé de chevaux de la même couleur, char magnifique, large, rapide, aussi brillant que le soleil ; ouvrage digne d'un souverain des dieux et sorti des mains de Twachtri lui-même, orné de croisées, de compartiments, de guirlandes d'or, remarquable par la beauté de son timon, de son joug, de son essieu, de ses roues, étincelant comme l'éclair, comparable au superbe Kêlâsa, entouré d'une couronne d'étoiles rayonnantes, surmonté d'un étendard qui n'est autre chose que l'éléphant Êrâvata lui-même. Ainsi s'avance le dieu gardien de la terre et possesseur de la foudre, revêtu d'une armure où brillent mille étoiles, et égalant en éclat le soleil et le feu. Telles que l'astre du jour, telles brillent sur son front son aigrette, et sur sa poitrine sa guirlande d'or nommée vêdjayantî. Le dieu s'arme de sa foudre terrible, brûlante comme le soleil, toujours teinte du sang des Asouras, chef-d'oeuvre de Twachtri remarquable par ses cent noeuds. Deux de ces foudres pareilles à deux grandes comètes, une lance formidable et enflammée, un disque et un arc énorme, telles sont les armes offensives que prend Indra marchant au combat. Un cimenterre et une peau de tigre complètent le costume du seigneur aux mille yeux, roi des Souras et père des êtres, immortel souverain des Immortels. Aditi lui a donné ses pendants d'oreilles de pierres précieuses, non moins brillants que le soleil, la lune, les étoiles et l'éclair. Sortis jadis, en même temps que l'ambrosie, du sein de la mer de lait barattée par les dieux, ces bijoux furent plus tard conquis par les Dévas sur les Asouras⁴. Indra, fier de cet ornement, jette des flots de lumière sur tous les points de l'horizon, et apparaît comme un ciel d'automne chargé d'épais nuages à travers lesquels percent les rayons de mille étoiles.

Sur son passage retentissent les voix d'Atri, de Vasichtha, de Djamadagni, d'Ôrwa, de Vrihaspati, de Nârada et de Parwata⁵, qui font des voeux pour son triomphe et célèbrent

¹ Elles avaient alors des ailes.

² Autrement Couvéra.

³ *Hari* signifie *vert* ou *jaune*, comme nous l'avons dit bien des fois.

⁴ Voyez tom. I, lect. CXX et CXXI.

⁵ Nom d'un Richi.

sa puissance, sa vertu, son courage. Semblable au soleil, le dieu est suivi de tous les ordres de divinités, des Viswas, des Marouts, des Sâdhyas, des Âdityas. Ses chevaux, dirigés par Mâtali et frémissant sous la charge qu'ils portent, semblent de leurs pieds embrasser l'espace éthéré. Les Brahmarchis, les Sourarchis, les Râdjarchis, les habitants des mondes éternels se précipitent sur les pas de celui qui, plein de majesté et de force, fait sentir à ses ennemis le poids de son bras. Ils vont, armés de tridents, de haches, d'arcs, de foudres, et couverts de cuirasses d'or aussi éblouissantes que les rayons du soleil.

Ainsi, le dieu des richesses, Couvéra, une massue étincelante à la main, s'avance au combat sur un char divin et invincible, qu'entourent mille de fumée qui enveloppe le feu, les Râkchasas marchent devant ce dieu ami de Siva, tenant dans leurs mains des traits enflammés. Les Yakchas, les yeux rouges et le corps aussi noir que le cosmétique andjana, environnent leur souverain, agitant leurs lances, leurs massues, leurs épées. Le maître de toute purification et des esprits vitaux⁶, le chef des êtres pieux, le fils de Vivaswân⁷, l'âme contrite, monte sur un char attelé de cent chevaux et brillant comme le soleil ou comme l'éclair. Le dieu est suivi des Pitris, purs de tout péché, resplendissants du feu de la pénitence, et de tous ceux qui jadis ont paru avec éclat dans le monde ; la terreur accompagne leurs pas, et ils brandissent des armes de diverse nature. Yama tient dans sa main son grand danda, avec lequel il presse et frappe le monde ; sa poitrine est ornée d'une guirlande de lotus dorés ; ou bien, prenant une forme horrible, il est Câla aux yeux sombres, à la barbe verdâtre, brandissant une formidable massue ; juge inflexible, il se montre entouré du cortège nombreux des Maladies, tout couvert de sang, de moelle, de chairs et d'ossements, et conspire avec les autres pour la mort des superbes Asouras.

Non moins acharné contre eux, le dieu des eaux s'élanche sur son char, traîné par de larges serpents à trois têtes ; l'or et l'argent qui décorent ce char le font ressembler au soleil, aussi bien qu'à la lune ou à la fleur du counda⁸. Orné de pierreries, de perles et de lapis-lazuli, portant autour de ses bras de riches bracelets d'or, armé d'un lacet, suivi des divinités de l'onde, obéi de tous les monstres marins, célébré par les Maharchis et honoré des grands serpents, Varouna se présente avec grâce et majesté, tel que la lune ou tel que le Kêlâsa, grand, magnifique, immortel, riche en vertu et en puissance. Il marche au combat, entouré des serpents, ses fils, et les êtres, en le voyant, frissonnent de plaisir et baissent la tête avec respect.

Dhâtri, Aryaman, Ansa, Bhaga, Vivaswân, Pardjanya, Mitra, le dieu de la lune, Twachtri, qui est aussi l'ingénieur Viswacarman, Poûchan, animés de la même ardeur que leur roi, se couvrent de cuirasses qu'embrassent des cordons de grelots, et, parés de colliers d'or ou de lapis-lazuli, se placent sur des chars que traînent de superbes chevaux semblables à ceux d'Indra. Quant aux chars eux-mêmes, ils reluisent les uns comme le soleil ou la lune, les autres comme le feu du sacrifice ou l'éclair ; d'autres sont noirs comme le fer ou comme le nuage orageux. Ainsi parés de leurs cuirasses magnifiques, brillant ouvrage de Twachtri, et de guirlandes à fleurs dorées, ces dieux se précipitent, égaux en vitesse à l'air et à l'eau.

Les illustres Aswins, aussi beaux que pieux, sont portés sur un char de guerre enrichi d'or, resplendissants eux-mêmes comme ce métal.

⁶ Voyez tom. I, lect. L.

⁷ Ce fils de Vivaswân est Yama, dont l'histoire est racontée avec détail, torn. I, lect. IX.

⁸ *Jasminum multiflorum* ou *pubescens*.

Les fils de Manou⁹ et les Vasous, entraînés par leur haine contre les Dêtyas, veulent aussi déployer leur force, et apparaissent, montés sur des chars ou sur des éléphants merveilleux, agitant leurs armes étincelantes.

Les Roudras, au teint rougeâtre, arrivent sur d'énormes taureaux blancs ; puissants par leurs qualités, remarquables par l'ardeur de leurs feux, ils élèvent leurs bras armés de traits divers dont ils semblent devoir brûler les mondes, ornés de colliers d'or, et pareils à des nuages que l'éclair entoure comme une ceinture.

Les Viswas, distingués par leur pénitence, leur valeur et leur force invincible, parés de guirlandes de lotus et aussi éclatants que les rayons du soleil, se montrent sur des chars dorés et que décorent des cordons divers de lapis-lazuli, de perles et de pierres précieuses. On admire leurs armes, leurs ornements, leurs parasols blancs et mobiles, leurs cuirasses enrichies d'or et brillantes comme le feu, leurs chevaux aussi légers que le vent. Ils ont aussi pour monture les grands éléphants gardiens des régions célestes, et non moins élevés que le Kêlâsa.

Leurs mains sont armées de traits flamboyants qui ressemblent à ces comètes qui apparaîtront à la fin des quatre âges.

Les divins Sâdhyas, superbes et triomphants, au visage enflammé, aux vêtements ornés de lapis-lazuli, de pierreries, de cristal et d'or, s'avancent dans l'air avec l'impétuosité du Gange, illuminant tout l'horizon et dressant chacun leurs huit bras armés de tchacras. Leur éclat est égal à celui de Vêswânara¹⁰ et du soleil. Honorés de tous les êtres qui connaissent la science sacrée, respectés des Souras et escortés des Gandharvas, ils se présentent terribles et armés pour la perte des Dêtyas. Tous ces dieux, qui accompagnent les Sâdhyas, éblouissent les yeux des leurs diverses qui jaillissent de leurs corps, de leurs armures et de leurs bannières. Élevés sur leurs chars, ils soufflent dans leurs conques d'où ils tirent un son terrible comme le cri du lion, et ils s'avancent au combat, forts, menaçants et agitant leurs grandes armes.

Les Marouts viennent aussi déployer, pour la perte des Asouras, cette vigueur et ce courage qui les ont rendus célèbres. Ils arrivent avec l'impétuosité et le bruit du nuage, dont ils ont la couleur : aussi larges que l'éléphant d'Indra, avides de combat, ils élèvent leurs armes et surtout leur massue exterminatrice. Leurs corps sont marqués de taches de sandal, leurs membres ceints de guirlandes odorantes, leurs bras tendus avec force, leurs yeux rouges de colère, leurs poitrines chargées d'une couronne de lotus. Revêtant toute espèce de formes, volant comme l'oiseau ou cachés au sein d'un noir tourbillon, couverts d'armures enrichies d'or et de lapis-lazuli, et capables de résister aux coups des Dêtyas, ils prennent leur rang à la suite d'Indra.

Ainsi s'avance l'armée des Souras, jetant au loin un éclat terrible, poussant des cris de lion, dressant ses bannières, qui rayonnent comme le soleil, et qui recouvrent la plate-forme dorée des chars¹¹. Elle court avec ardeur au combat ou plutôt à la victoire, majestueuse, formidable, et funeste pour les Dêtyas.

⁹ Voyez lecture CCXXI.

¹⁰ Nom d'Agni, dieu du feu.

¹¹ Voyez la lecture précédente, notes 8 et 9.

DEUX CENT-TRENTE-NEUVIÈME LECTURE. NOMS DES PRINCIPAUX COMBATTANTS.

Vêsampâyana dit :

Alors commence entre les dieux et les Asouras une bataille merveilleuse : tels se heurteront les océans soulevés à la fin des âges. Leurs armes dressées, leurs arcs tendus, les combattants répandent autour d'eux mille lueurs sinistres ; forts, ardents, intrépides, élevant leurs bras qui ressemblent à des trompes d'éléphants, résonnant comme la foudre ; ils agitent leurs arcs ; ils lancent leurs tchacras comparables à des soleils, et leurs foudres terribles ; ils brandissent leurs cimenterres, leurs grandes massues garnies d'une chaîne d'or, leurs lances, dont la pointe est aussi forte que le diamant, leurs tridents et des arbres entiers tout enflammés. En même temps ils poussent des cris effroyables, et se portent des coups terribles.

Cependant des combats singuliers s'engagent entre les héros des deux partis. Le cinquième des Marouts, nommé Sâvitra¹ et distingué par sa force entre les Souras, attaque l'Asoura Bâna. Un autre Asoura, Bala, fils d'Anâyouchâ, vient essayer sa force contre le Vasou Dhrouva. Le grand Dêtya Pouloman, entouré de ses gens et pareil à une haute montagne, combat contre le robuste Vâyou, et le redoutable Namoutchi contre Dhara². Les deux célèbres artistes parmi les dieux et les Asouras, Viswacarnan et Maya, se mesurent l'un contre l'autre, et Viswacarnan, à la tête de ses guerriers, avait l'air de la Mort prête à dévorer le monde. Le Dêtya Hayagrîva lutte contre Poûchan³, héros plein de force et comparable à l'astre du jour. Le grand Sambara, savant dans l'art magique et formidable sur le champ de bataille, en vient aux mains avec Bhaga⁴ ; Sarabha et Salabha, qui sont le soleil et la lune des Dêtyas, avec le sage Soma armé de frimas ; le vaillant Viroitchana, père du courageux Bali, avec le Sâdhya Viswakséma ; le magnifique Coudjambha, fils d'Hiranyacasipou, avec Ansa⁵, qui est armé d'une pique ; l'affreux Asiloman à la face enflammée, au bras armé d'une montagne, avec le vigoureux Mârouta nommé Hari⁶ ; l'illustre Vritra, fils d'Anâyouchâ, avec les deux Aswins, médecins des dieux ; le Dêtya Écatchakra, habile à lancer le disque guerrier, avec le divin Sâdhya, le robuste Ranâdji ; Bala, frère de Vritra, aux yeux jaunes comme le miel, avec le Roudra Mrigavyâdha⁷ ; l'horrible Râhou, aux cent têtes, aux cent ventres, avec Adjêcapâd⁸ ; le fameux Késin, pareil à un nuage d'automne, avec le grand Couvéra⁹ ; Vrichaparvan avec le magnanime

¹ Ce nom ne se trouve pas parmi les noms des sept Marouts cités lect. CCXXXI.

² Nom d'un Vasou. Voyez tom. I, lecture I.

³ Un des douze Âdityas.

⁴ Autre Âditya

⁵ Autre Âditya

⁶ Les noms de *Hari* et de *Ramâdji* ne sont pas cités ici ; mais ils se trouvent dans les lectures suivantes.

⁷ La lecture III, tom. I, ne porte pas ce nom.

⁸ Roudra, appelé aussi quelquefois *Adjêcapâda* et *Adja écapâda*.

⁹ Le texte désigne bien ce personnage, qui cependant, plus bas, est donné pour antagoniste à Anouhrâda. Dans la CCXLIIIe lecture Késin combat contre un Roudra, qui doit être le même qu'*Adjêcapâd*.

Nichcambhou ; le courageux Viswésa avec Viswédéva¹⁰ ; le puissant Prahlâda, entouré de ses fils, avec Câla, auquel il est comparable ; Anouhrâda, le bras chargé d'une massue funeste aux Dévas, avec le riche Couvéra ; le roi Dêtya, Vipratchitti, l'espoir de sa race, avec le généreux Varouna, qu'il harcèle vigoureusement. Enfin la lutte la plus remarquable avait lieu entre Bali et le chef des Souras, lutte où chacun des rivaux déployait une force pareille, une habileté semblable.

Les autres dieux aussi et les autres Asouras, en poussant de grands cris, s'attaquaient également avec des dards, des épées, des flèches et des lances. Mais en même temps on voyait apparaître les phénomènes qui signaleront la fin du monde. Les sept vents se détournèrent de leur route, les montagnes s'affaissaient ; sept soleils brillaient à la fois et desséchaient les mers ; la terre se déchirait sous les efforts du vent ; de grands nuages s'élevaient, sur le sein desquels se dessinait l'arc d'Indra. Tous les êtres poussaient des cris de terreur. L'horizon était couvert de ténèbres. Tels aux derniers jours se présenteront les horribles prodiges qui doivent précéder la destruction des dieux eux-mêmes. Les flots de poussière qui s'élèvent empêchent de voir le ciel, les points de l'horizon, la terre, le soleil. Les vents soufflent avec violence, et une espèce de fumée voile de tout côté l'atmosphère. Ces phénomènes, et d'autres encore, sont produits par les dieux et troublent le ciel et la terre pour préluder au combat furieux que se livrent de terribles rivaux.

Cependant, au milieu des Souras, des Siddhas, des grands Richis, se montre l'éternel Brahmâ, avec les quatre Vèdes, les Védângas et les autres membres de la science sacrée¹¹. Le dieu né au sein du lotus, l'auguste Swayambhou, est monté sur un char orné de mille colonnes, couvert de pierres précieuses, resplendissant de mille feux, traîné par mille génies¹², tout brillant d'or, retentissant comme mille tambours, réunissant en lui les rayons des étoiles et de la lune, offrant sur ses diverses parties le soleil et la lune figurés avec le lapis-lazuli. Près de ce char se trouvent placés les fils de ce dieu bienfaisant, Poulaha, Poulastya, Marîchi, Bhrigou, Angiras, qui chantent en son honneur les hymnes du Rig et du Sâma. Autour de celui qui est le maître et le précepteur du monde, et la source de toute pureté, de toute grandeur, se tiennent les Vèdes, les Védângas, les dieux, les Maharchis, les saints anachorètes, les génies de toute espèce, et les prêtres des Dévas, curieux de voir le combat qui va avoir lieu. Les maîtres sacrés de l'yoga, resplendissants comme des soleils et parés de tous les ornements de l'éloquence, et Nârâyana avec Nara¹³, cessent d'être invisibles. Et Brahmâ, tel que la lune au commencement de l'automne, illumine l'horizon de ses quatre têtes qui ont produit les quatre Vèdes, et qui ressemblent pour leur beauté à l'astre de la nuit brillant de toute sa splendeur.

DEUX CENT-QUARANTIÈME LECTURE.

BATAILLE ENTRE LES DÉVAS ET LES ASOURAS.

Vésampâyana dit :

Les deux armées avaient engagé le combat, et les trois mondes frémissaient de leurs cris : le son de mille trompettes, des tambours et des cymbales, retentissait au loin dans le ciel.

¹⁰ Le texte porte bien *Viswedéva* au singulier, quoique le mot विँ, *viswé* soit le pluriel de विँ, *viswa*.

¹¹ Le texte présente le mot विद्या, *vidyâ* au pluriel.

¹² On les appelle du nom général de *bhoûtas*.

¹³ Noms de deux Richis

Ainsi, au milieu du bruit et du tumulte et sur un champ de bataille, se célèbre l'horrible sacrifice dans lequel le Dêtya Prahlâda sert de directeur (nétri), Virochana de prêtre récitant l'Yadjour (adwaryou), Namoutchi de Brahmane chantant le Rig (hotri), Vritra d'assistant (oupacalpa) ; où, suivant les avis de son père, le vaillant Bâna fait l'office de sacrificateur (yachtri) ; où les Mantras employés ne sont autre chose que les plus illustres Dêtyas ; où ces Mantras, sur les indications d'Anouhrâda, sont dirigés contre les poteaux sacrés d'Indra, de Siva, de Brahmâ ; où le terrible Maya, remplissant les fonctions de lecteur (oudgâtri), étonne d'abord de sa voix l'armée que sa force renverse ; enfin où Bali, aussi brillant que le dieu Agni et occupé de prières et d'oblations, est revêtu de la dignité de Brahman¹. Le feu de ce sacrifice, c'est celui du combat qu'alimente la haine des Asouras ; les sons des conques guerrières et le bruit des tambours y représentent le murmure de la prière. Bala, Balaca, et Pouloman y font les invocations qui doivent assurer la paix et le bonheur. Les noirs dandas, larges et tachés de sang, sont les poteaux de cette cruelle cérémonie ; les flèches barbelées², les dards, les haches d'armes, les arcs, en voilà les instruments ; les os, les entrailles, les crânes, les têtes, en voilà les offrandes. Le sang y coule à la place du beurre consacré ; les massues y servent à attiser le feu. Hayagrîva, Asiloman, Râhou, Késin, Virochana, Djambha, le robuste Coudjambha, le vaillant Viprachitti y composent l'auditoire (sadasyâh) : des flèches aussi larges que l'essieu d'un char, des arcs garnis de leurs cordes y remplacent les cuillers qui versent le ghrita. Vrichaparwan y remplit la charge de maître des cérémonies³. Dans ce sacrifice que célèbre Bali, l'armée est son épouse⁴, qu'il initie à son oeuvre fatale. Sambara y fait les fonctions de Sâmitra pour la partie appelée atirâtra⁵ ; le grand Câlanémi pourvoit aux présents ordinaires ; c'est lui encore qui dans le Vêtâna⁶ est le feu qui emporte l'offrande (havyavâh). C'est le sang des Dévas privés de vie qui fournit le bain (savana) des Dêtyas : c'est encore ce sang qui remplace pour eux le Soma ; et, dans la fureur qui les transporte, ils s'écrient : Tels sont les rites affreux qu'accomplissent les Asouras, pareils à de saints pénitents, vêtus de la peau de l'antilope noire, parés du cordon de moundja⁷, savants dans les Vèdes et dans la science des moeurs, et magnifiques dans leurs présents ; tous ces héros consentent à perdre la vie, pourvu que la victoire et la conquête des trois mondes soient le prix de leur dévouement.

Les Souras et les Dânavas, brandissant toute espèce d'armes et courant çà et là avec vitesse, formaient le tumulte le plus épouvantable, dans lequel se confondaient des clameurs pareilles aux cris de l'éléphant, le fracas des roues, le son des conques et des tambours, les hennissements des chevaux, le bruit de ces guerriers dont les mains, les

¹ Le lecteur doit être accoutumé aux mots techniques employés pour les détails des sacrifices indiens, de manière à ce que cette longue comparaison ne lui offre rien de difficile à expliquer. La plupart des noms donnés aux officiers des sacrifices se retrouvent lecture CXCVI.

² Ici est placé le mot व सद्न्त, *vatsadanta*, qui désigne sans doute une espèce particulière de flèche.

³ प्रतिप्रस्थानिकं कर्माकरोत्

⁴ La reine intervenait dans l'*aswamedha*, dont elle recevait avec son époux la fumée, qui les purifiait tous deux.

⁵ Je n'ai aucun renseignement sur ce mot, qui semble désigner la partie d'une fête que l'on prolonge dans la nuit.

⁶ Cérémonie qui consiste à prendre du feu dans le trou creusé pour celui des trois feux qu'on appelle *gârhapatya*, et à le porter dans les deux trous préparés pour les feux qu'on nomme *âhavanîya* et *dakchina*.

⁷ *Saccharum munja*.

pieds, les ongles se heurtaient. C'est alors que les deux partis firent éclater la grandeur de leur courage par de terribles exploits. Les éléphants et les chars, tout brillants d'or, apparaissaient comme des nuages chargés d'éclairs. De chaque armée s'élevaient des lueurs menaçantes que renvoyaient les piques, les cimenterres, les brûlantes massues, les tridents, les lances et les haches. On pouvait comparer ces milliers de chars de guerre, avec leurs sommets dorés, à des montagnes resplendissantes ; ces bataillons rivaux, avec leurs armures également dorées, à des soleils éblouissants ; les combattants eux-mêmes, à des astres. Les Souras, aux yeux de taureau, briguaient tous les premiers rangs, élevant leurs armes, se distinguant par leurs drapeaux et couvrant leur bras gauche de la pièce de cuir appelée tala. Le vent agitait les bannières diverses et les enseignes flottantes. Le soleil frappait de ses rayons lumineux ces riches étoffes, ces cuirasses, ces armures. Sous les pieds de ces innombrables combattants s'élevaient des tourbillons d'une poussière jaune qui, comme un vêtement de soie, couvrait l'horizon. Le feu semblait jaillir de tous leurs traits, de toutes leurs armures ; et, placés en présence les uns des autres, les dieux et les Dânavas, portés sur leurs chars, allaient, ainsi que de hautes montagnes, se heurter mutuellement, se frappant de leurs flèches brillantes, aiguës, ailées, inévitables, de leurs massues, de leurs tridents, de leurs mortiers de fer⁸, de leurs foudres, de leurs cimenterres, de leurs disques.

Voici les principaux incidents de cette merveilleuse bataille. Bâna, attaquant Sâvitra, prend son arc et couvre son ennemi d'une multitude de flèches. Pareil au feu du sacrifice, il s'élève avec éclat, et de ses flèches brûlantes il dessèche les flots de l'armée des Dévas, comme les rayons du soleil dessèchent la mer. Le Mârouta rapide, Sâvitra, dirige contre le fils de Bali une lance énorme : ainsi Indra frappe une montagne de sa foudre. Cette lance, arrivant telle qu'une comète flamboyante, se trouve brisée par une flèche de Bâna. Pour répondre à son étonnant rival, Sâvitra saisit un cimenterre, ouvrage admirable de Viswacarman, arme funeste pour les Dêtyas : ce cimenterre éclatant est allongé comme un serpent et courbé comme le croissant de la lune. Sâvitra le brandit dans l'air et s'approche de Bâna. A cette vue, le fils de Bali, roulant ses yeux non moins rouges que le sang, agitant ses longs bras, pousse un cri et attaque son adversaire. Il prend des traits aussi brillants que les rayons du soleil aussi rapides que la foudre, aussi déliés que le serpent ; leur tête est d'or, leur pointe est enflammée. Le héros tire jusqu'à son oreille la corde de son arc, et lâche ces terribles flèches qui reluisent comme le feu et vont couvrir Sâvitra, de même que les nuages couvrent le Kêlâsa. Le Soura baisse la tête et s'éloigne avec son char et sa bannière. Bâna, fier de sa victoire, élève son arc formidable et s'avance vers le char d'Indra lui-même.

Le chef Asoura, Bala, prenant sa lourde massue, en assène un coup sur la tête de Dhrouva, *brise ses armes d'or, et le terrasse. A l'instant tous les autres Vasous, outrés de colère, lancent sur le Dêtya leurs traits divins, qui le cachent à tous les yeux de même que les nuages cachent le soleil. Accablé sous leur nombre, Bala descend de son char et se précipite, la massue à la main. Il frappe la tête de ses ennemis, et les met en fuite dans toutes les directions : telle éclate avec fracas la foudre d'Indra. Poursuivis avec la rapidité de l'éclair, étourdis par le bruit de cette massue, les Vasous effrayés abandonnaient même leurs chars. Des rangs ainsi rompus de l'armée des Dévas, naguère resplendissante comme le soleil, bruyante comme le nuage orageux, partait une grêle de flèches aiguës⁹. Cette

⁸ अपस्तुण्डौरुखलौः.

⁹ Ce vers cite plusieurs espèces de flèches le *kchourapra*, dont la tête ressemble à un fer à cheval ; le *bhalla*, qui probablement a la forme d'un croissant ; le *silimoukha* et le *vatsadanta*, dont la forme ne m'est aucunement connue.

nouvelle attaque ne fit qu'irriter davantage le grand Bala¹⁰, qui, tel que la Mort dévorante, pareil à un soleil éblouissant, à un incendie brûlant, semble tarir¹¹ toutes ces flèches divines. Il s'élevait avec la fureur de l'océan courroucé, répandant la terreur autour de lui, abattant les dieux avec une violence égale à celle des flots de la mer qui renversent les montagnes, ou du vent qui brise les arbres. Telle était l'ardeur du Dâna, combattant avec Maya contre les Vasous. En vain Âpa et Anila¹², accoutumés à vaincre leurs ennemis, lancent une pluie de traits qui tombent sur lui comme l'eau du sein des nuages : ces flèches, dans leur vol rapide, sont brisées par la massue de Bala. Dhrouva, indigné, revient au combat. Les deux nobles héros s'attaquent, se harcèlent avec leurs flèches, ou du haut de leurs chars se déchirent de leurs longues lances¹³, comme des léopards font avec leurs ongles, ou les éléphants avec leurs défenses. Tantôt ils se présentent de face, tantôt ils se détournent pour revenir à la charge, poussés tous deux par la colère, tous deux excités par l'orgueil. Ces guerriers, remarquables par leur large poitrine et leurs longs bras, s'élevant ainsi que deux hautes collines, frappent de leur cimenterre pesant la cuirasse ou le carquois de leur rival, ou bien, avec toute la vigueur de leurs bras, élèvent, abaissent, retirent leurs masses de fer. Le bruit de cette lutte acharnée ressemblait à celui de la foudre retentissant dans la montagne. Tels que deux éléphants ou deux taureaux s'attaquant avec leurs défenses ou leurs cornes, tels Bala et Dhrouva combattaient avec acharnement ; mais enfin le Déva succombe sous les coups du Dêtya : il abandonne son char, tremblant de peur et le front abattu.

DEUX CENT-QUARANTE ET UNIÈME LECTURE.

SUITE DE LA BATAILLE.

Vêsampâyana dit :

Ensuite commença le combat entre l'Asoura Namoutchi et le grand Dhara ; vaillants et intrépides, habiles à manier l'arc, et animés par la colère, tous les deux semblaient vouloir se brûler de leurs regards. Le Vasou, armant son arc, combattait décidé à vaincre ou à mourir, et de ses flèches innombrables et aiguisées il couvrait le char du Dêtya, et obscurcissait le jour. Mais Namoutchi rit de ses vains efforts, et répond à ces flèches par des traits enflammés et rapides, difficiles à vaincre. Fort, vaillant et léger, du haut de son char il décoche neuf flèches à Dhara. Furieux comme l'éléphant qui se sent percer, celui-ci s'avance vers son adversaire, qui lui-même se présente à lui, animé de la même colère : tels se rencontrent dans la forêt deux éléphants sauvages. Namoutchi fait retentir une conque qui résonne autant que cent tambours, et trouble cette armée qui forme une espèce de mer agitée. Il presse ses coursiers semblables aux étoiles contre les chevaux de son rival dont la couleur est aussi blanche que le plumage du cygne, et en même temps il remplit l'air de ses traits. En voyant les chars du Vasou et du Dêtya ainsi rapprochés, l'armée des Dévas a frémi. Les deux combattants, les yeux rouges de colère, se considèrent mutuellement, et grondent comme deux tigres ou comme deux éléphants furieux. Leur lutte, au milieu de cette multitude confuse d'hommes, de chevaux et de chars fut terrible : le royaume d'Yama

¹⁰ Le texte lui donne ici le nom de *Balaca*.

¹¹ पिबन्निव, (bibens sicut).

¹² Noms de deux Vasous. Voyez tom. I, lecture III.

¹³ Lance particulière appelée *lance de char*, रथशक्ति. Voilà pourquoi je lui ai donné l'épithète de longue.

n'offre rien de plus épouvantable. Les guerriers s'arrêtaient pour contempler ce combat, et chacun souhaitait la victoire à son champion. Les Siddhas, les Gandharvas, les Mounis d'un côté, et les Dânavas de l'autre, regardaient les efforts prodigieux de ces deux adversaires, qui, l'arc toujours tendu, s'envoyaient des flèches acérées dont le ciel était tout obscurci, et qui, au milieu des menaces qu'ils se faisaient l'un à l'autre, ressemblaient à deux nuages chargés de pluie. On aurait cru que les flèches dorées qu'ils se décochaient étaient autant de comètes qui traversaient les airs ou bien une file de canards sauvages qui dans l'automne sillonnent le ciel. Les corps des dieux, des chevaux et des éléphants, en un instant couvrent la terre, comme les nuages jonchent l'atmosphère. Enfin Namoutchi lance à Dhara un disque tranchant, non moins éblouissant que le disque du soleil, et aussitôt le char resplendissant du Déva, avec sa bannière et son drapeau, est réduit en cendres. Dhara, privé de son char et pressé par la crainte que lui inspire le Dêtya, fuit jusque dans sa demeure. Après ce triomphe, Namoutchi, fier de sa force, poursuit sa marche avec son armée et se rapproche de l'armée des Souras.

Les deux héros qui parmi les Dévas et les Dêtyas sont renommés pour leur habileté dans les arts et dans les secrets de la magie, Maya et Twachtri, commencèrent ensuite le combat le plus acharné. A l'envi l'un de l'autre ils s'attaquent avec violence : Twachtri lance au superbe Dêtya trente flèches, auxquelles Maya répond par d'autres flèches acérées, rapides, reluisantes et dorées. En frappant le Dêtya, Twachtri pousse un cri de colère, menaçant pour toute l'armée ennemie. Il prend une lance terrible, dont la hampe est ornée d'or et de lapis-lazuli, et dont le fer brille comme le feu ou le soleil : dans sa main cette lance ressemble à la foudre d'Indra. Maya décoche sept flèches brûlantes qui la brisent ; d'autres garnies de plumes de paon sont lancées aussi sur Twachtri lui-même par cet ennemi forcené qui semble braver la mort ; mais ces flèches du Dêtya se trouvent dans leur vol rapide arrêtées par les traits brillants, affilés et dorés de Twachtri. Tels que deux taureaux ou deux tigres qui se disputent une femelle, en grondant ils se précipitent l'un sur l'autre, se portant des coups terribles, cherchant à se donner la mort, et s'observant ainsi que deux serpents irrités. De même que deux éléphants s'attaquent avec leurs défenses, de même ces deux rivaux se harcèlent incessamment de leurs longues flèches. Maya élève avec fureur une massue large, brillante, meurtrière, garnie de cercles d'or : il en frappe le char et les chevaux de Twachtri, comme Indra de sa foudre frappe les montagnes. En même temps il lance deux traits aigus et tranchants¹ qui brisent le char du Déva, abattent sa bannière, précipitent son écuyer dans le séjour d'Yama, et tuent ses chevaux vigoureux et rapides. A cette vue, Twachtri quitte son char, et descendant à terre, il se met en défense en agitant son arc. Ses mouvements n'échappent point à Maya ; le succès accroît le courage de celui-ci ; resplendissant comme une montagne, formidable comme le dieu de la mort, il semble qu'il dévore les bataillons ennemis, de même que l'incendie consume la forêt. De son arc fatal s'échappent quatorze flèches ardentes, aiguës, précieuses d'or et d'ornements, lesquelles vont s'abreuver du sang des Dévas, ainsi que des serpents furieux excités par Câlâ. Ces flèches, toutes baignées de sang, retombent sur la terre, où elles entrent de la moitié de leur longueur, telles que des reptiles qui se réfugient dans leurs trous. Twachtri, à son tour, lui lance aussi quatorze flèches dorées, qui traversent le bras gauche du Dêtya en le déchirant horriblement, et vont ensuite s'enfoncer en terre, semblables à de rapides serpents, ou bien aux rayons du jour qui se concentrent dans le soleil descendant à l'horizon. Maya lui répond par trois autres flèches ailées, brûlantes, avides de sang, qui atteignent Twachtri, et le forcent à quitter honteusement le combat. Le Dânavâ, en voyant son rival sans char, sans écuyer, sans chevaux, tel qu'un

¹ J'ai pris ici क्षुर pour क्षुरप्र.

serpent sans venin, triomphe avec orgueil, agite son arc éblouissant et orné d'anneaux d'or, et se dresse sur le champ de bataille, ainsi que le feu du sacrifice.

Le robuste et superbe Pouloman mesure ses forces avec celles de Vâyou que traînent des chevaux blancs, et que les Brahmanes célèbrent comme le souffle vital de tous les êtres. Ce dieu, aussi terrible que Câla, en entendant résonner la corde de l'arc de Pouloman, ne peut retenir sa colère : tel frémit l'éléphant qui entend le cri de son rival. Les flèches lancées par le Dêtya couvrent les dix régions du ciel ; de même le monde se trouve enveloppé des rayons du soleil. Vâyou, les yeux rouges de colère, souffle comme un serpent, et sous les flèches qui le couvrent rayonne comme le soleil voilé par les nuages. Les flèches de Pouloman, garnies de plumes de paon et ornées d'une tête d'or, ressemblent à une troupe de cygnes voyageant dans l'air : elles tombent par milliers sur les arcs, les bannières, les drapeaux des ennemis, sur leurs parasols et les diverses parties de leurs chars. En les voyant avec tant de promptitude, avec tant d'éclat traverser le ciel, on croit voir une armée de sauterelles se précipiter vers le feu. Vâyou, hors de lui-même à la vue de cet adversaire qui se présente comme un autre Câla, accourt et le frappe de neuf flèches ; mais trouvant qu'elles restent sans effet, il s'arme de toute sa violence, il souffle une multitude de traits, dont vingt surtout, aigus et affilés, sont destinés à Pouloman. En cet instant dix chefs des Marouts, distingués par leur agilité, poussent un cri de lion, et l'encouragent de leurs acclamations. A ce bruit horrible, accourent en courroux les fils de Pouloman. Ils remplissent l'air d'une grêle de flèches, de même que dans l'automne les nuages déchargent sur les montagnes le poids de leurs ondes. Ces sept guerriers harcèlent Vâyou, comme à l'époque de l'anéantissement des êtres sept grahas² poursuivront la lune. Alors Vâyou élève sa main invincible et ornée de pierres précieuses, sa main aussi subtile que la trompe d'un éléphant : il la laisse tomber sur la tête de ces Dêtyas, qui succombent tous les sept sous la violence des coups. Pouloman désespéré lui décoche neuf flèches enflammées ; mais Vâyou, qui s'aperçoit qu'il ne peut rien sur lui, sans s'inquiéter de cette grêle de traits, s'acharne sur les Dânavas dont les aigrettes couvertes de sang ressemblent à des arbres chargés d'ocre rouge³, et qui, les nerfs déchirés, les membres brisés, sont comme des arbres fleuris qu'une troupe d'éléphants vient de saccager. De leurs corps en lambeaux coulait un ruisseau de sang, capable de frapper de terreur non seulement de faibles femmes, mais encore l'âme la plus ferme ; horrible ruisseau où se confondait le sang des Dévas et des Dânavas, des éléphants, des chevaux. Le champ de bataille était affreux à contempler ; des milliers de cadavres d'Yakchas et de Râkchasas étendus sans vie ; des chars abattus, des étendards et des drapeaux traînés dans la poussière, des éléphants ornés de sonnettes et le front enfoncé, des flèches aux ailes dorées naguère brûlantes et rapides en sortant des arcs des Dévas ou des Dânavas et maintenant sans mouvement comme des serpents sans poison ; des dards, des masses, des traits, des lances, des cimenterres, des haches, des arcs brillants d'or, des massues, des piques, des bracelets d'or, des pendants d'oreilles de pierres précieuses, des cuirasses, des gardes d'épée, des colliers de perles, des amas de richesses, des parures de toute espèce dispersées çà et là ; des Dêtyas, par milliers, privés de vie, quelques-uns sans armes et sans char, les autres foulés aux pieds ou percés de coups : telle était l'apparence que présentait ce combat des Dévas et des Dânavas, théâtre de confusion où parmi les débris de chars et les lambeaux de bannières gisaient les corps des chevaux et des éléphants. Alors mille Dêtyas, fils de Pouloman, la massue à la main, environnent le terrible Vâyou, et le frappent tous à la fois. A cette attaque, Vâyou frémit comme l'éléphant piqué par le croc

² C'est le nom général qu'on donne aux planètes, mais en particulier à Râhou, qui est le nœud ascendant ou l'éclipse personnifiée.

³ Le nom de cette substance est *gérica*, dont il a déjà été question dans la lecture CLXXIX, note 9.

de son conducteur. Il s'ouvre un chemin à travers ces combattants, dont il tue huit cents ; cette belle et large voie est encore dans le ciel apparente aux yeux des Siddhas, et se nomme Vâyoupatha⁴.

Le Dêtya Hayagrîva, s'approchant de Poûchan, pousse un cri pareil à celui d'un lion formidable. Il agite son arc tout enrichi d'or, et jette à son ennemi des regards menaçants et courroucés. Aussitôt bander son arc, ajuster la flèche, la décocher, ramener la corde, tout cela n'est que l'affaire d'un instant. Cet arc incessamment tendu avait l'air d'un disque arrondi et brûlant ; et le Dânavâ possédait l'art de le tirer de la main droite comme de la main gauche⁵. Ses flèches aux ailes dorées, à la pointe acérée, remplissaient le ciel et obscurcissaient la lumière du soleil. Elles traversaient les airs avec la rapidité de l'oiseau, innombrables, meurtrières, et, en partant de l'arc qui s'élevait comme le pic d'une colline, elles ressemblaient à une ligne de hérons voyageurs. Ornées de plumes de vautour et enrichies d'or, rapides, aiguës, affilées, elles enveloppaient tout le corps de Poûchan, et brillaient dans le ciel, telles que ces feux qui en été voltigent dans l'atmosphère ; elles couvraient le dieu de même que dans l'automne les nuages inondent la montagne. En ce moment éclata aux yeux des Dévas l'admirable courage de Poûchan : il montra toute sa force, sa constance, sa valeur, sa sagesse. Sans faire attention au déluge de traits dont il était assailli, il s'approche en courroux du Dêtya, il tend son grand arc doré, qui retentit comme la foudre d'Indra, et, de ses flèches garnies de plumes de héron, il remplit les plaines de l'air, où, portées sur leurs ailes dorées, elles forment une espèce de guirlande allongée. Mais tous ces traits, en se rencontrant, se brisent l'un l'autre, et le ciel est plein de débris qui volent et tombent de toute part. Si d'un côté Poûchan accablait Hayagrîva de ses flèches aiguës, aussi brillantes que le soleil, garnies d'un or pur et marquées de son nom⁶, le Dânavâ furieux, et pareil à un feu dévorant, lui répondait de son côté par une grêle de traits plus funestes encore, car bientôt il eut renversé à terre la bannière de Poûchan, son drapeau, son arc, le frein et le joug de ses chevaux ; avec quatre autres il perça le char et les chevaux eux-mêmes, et précipita l'écuyer qui les conduisait. Le Déva, privé de son char, éprouva un sentiment de crainte, et frémit comme les flots d'une mer agitée. Poursuivi par son ennemi, il alla chercher un refuge près du char d'Indra.

Ce combat fut suivi d'une lutte terrible entre Sambara et Bhaga. Sambara, les yeux rouges de colère, tenait dans ses mains un arc large de sept coudées⁷ et long de douze, résonnant comme le tonnerre d'Indra, lourd et pourvu d'une excellente corde. Les flèches qu'il lançait étaient aussi fortes que l'essieu d'un char. En le voyant, les dieux tremblaient de même que les vagues de la mer. A l'approche de cet ennemi horrible de figure et redoutable pour son habileté dans toutes les sciences, Bhaga, dont les lèvres frémissent d'impatience, s'avance pour l'attaquer. Tendant son arc divin, il inonde de ses traits l'armée des Dânavas, et arrive en face du Dêtya, tel que l'éléphant ou le taureau qui va combattre un rival. Ces deux adversaires s'accablent mutuellement des flèches que décochent leurs arcs pesants. Rencontre effrayante et sans pareille ! De leurs traits longs et meurtriers ils se fendaient leurs noires cuirasses, et, tout ébranlés de ces cruelles atteintes, tout couverts de sang, ils

⁴ Ce passage dénote assez que ces grands combats ne sont que des allégories météorologiques.

⁵ Le guerrier qui possède ce talent est désigné par l'épithète सव्यसाचित् *savyasâtchit*. Ainsi était surnommé le fameux Ardjouna, l'un des frères Pândavas.

⁶ L'épithète que j'ai traduite de cette manière est नामाङ्क, *nâmânca*.

⁷ Cette phrase renferme deux mots qui ont la même signification किञ्चु, *kichcou* et रत्नि, *ratni*. Le *ratni* est la distance du coude au poing fermé.

ne pouvaient même s'apercevoir l'un l'autre au milieu de cette obscurité qu'ils créaient eux-mêmes. Le Dêtya, l'oeil enflammé, le corps aussi noir que Câla, ne cessait de harceler Bhaga, et ses flèches, brillantes de l'éclat du soleil, arrivaient sur son rival avec la rapidité de Garouda venant par les routes de l'air attaquer les serpents. Mais la plupart n'atteignaient pas leur but, brisées dans leur vol par celles de Bhaga, auxquelles l'Asoura répondit par d'autres au nombre de soixante et quatorze. Cette lutte se soutint longtemps à peu près égale. Mais Sambara, employant l'art de la magie, disparaît tout à coup. On entend seulement le bruit de l'arc qui se tend, et qui retentit comme le tonnerre ; on entend le bruit d'un guerrier placé sur le char, mais sans l'apercevoir. Cependant les chevaux de Bhaga sont frappés, son étendard abattu ; une grêle de traits fond sur le Déva lui-même. Aucune partie de son corps n'était épargnée, pas même le doigt. Bhaga cherchait, par ses armes divines, à repousser l'attaque du Dêtya, qui, recourant à mille métamorphoses magiques, trompait adroitement son ennemi. Tantôt il paraissait couvert de mille flèches, et tombait comme privé de vie ; tantôt il revenait au combat plein de force, se redressait avec fierté et monté sur un des éléphants qui président aux régions célestes ; quelquefois il n'est pas plus long que l'intervalle qui sépare le pouce et le premier doigt étendu⁸ ; ensuite il apparaît élevé comme une montagne ; plus tard c'est un grand nuage ou un oiseau qui plane majestueusement. Enfin il se revêt de toute espèce de formes affreuses, sous lesquelles il épouvante l'armée des Dévas. Ceux-ci, remplis d'effroi, fuient de même que les taureaux à l'aspect du lion. On voit Sambara, prenant un corps nouveau et brillant, s'élancer dans les airs qu'il remplit d'un bruit terrible et d'où il tombe en pluie comme Indra. Tantôt il est l'ouragan qui dévaste la terre, tantôt le feu puissant qui consume le monde ; dans un moment, c'est un monstre qui a cent têtes, ornées de cent aigrettes, et qui dévore les Souras ; dans un autre, c'est une montagne à cent pics, à cent collines, qui, telle que le Kêlâsa, paraît être une colonne du ciel. Tous les traits que lancent les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas sont absorbés par l'Asoura, qui, au milieu du combat, disparaît tout à coup, semblable à une ville de Gandharvas. La valeur étonnante qu'il déploie, les ressources magiques auxquelles il a recours, la terreur qui l'entourne, tout concourt à étonner les Dévas. L'illustre Bhaga épouvanté abandonne son char, et va implorer le secours d'Indra. Le superbe Dâna, vainqueur de ce Déva, s'approche de l'endroit où brillait Agni ; il l'insulte par ses paroles : « C'est moi, lui dit-il, qui te donnerai la mort », et aussitôt il disparaît.

C'est alors que paraît sur la scène le grand roi des Brahmanes, Soma aux froids rayons, pareil à un pic du Kêlâsa et entouré des planètes resplendissantes. Armé du danda, il ressemble à la Mort : il frappe les Dêtyas, renverse les chars et les chevaux avec la force destructive que montrera Câla à la fin des âges. Sous ses pieds il brise les armes de ses ennemis ; il les enveloppe eux-mêmes et les consume, tel qu'un incendie dévorant. Il écrase les conducteurs de chars sous leurs roues, les maîtres des éléphants sous la masse de ces animaux, les cavaliers sous le dos de leurs coursiers, et les fantassins contre terre. Comme le vent dessèche les arbres, lui de sa froide haleine il glace l'armée des Dêtyas. Son arme est trempée du sang de ses ennemis, de même que le Pinâca⁹ du terrible Roudra l'est du sang des animaux. Semblable au soleil de la fin des âges, il tombe sur les Dêtyas, et met en fuite leurs innombrables bataillons. En le voyant arriver sur eux comme le dieu de la destruction, ceux-ci restent interdits. De quelque côté que Soma lance son trait glacial, il chasse devant lui les Dânavas, qui reconnaissent en fuyant son ascendant et sa force. A l'aspect de ce redoutable Soma, qui semble, ainsi que Câla, dévorer leur armée, ceux qui

⁸ प्रादेश, *prâdêsa*.

⁹ Nom de l'arc de Siva.

chez les Dêtyas sont le soleil et la lune, Salabha et Sarabha, tendent leurs arcs faits de bois de palmier, et de leurs flèches couvrent Soma, de même que deux nuages couvriraient la plaine de leurs ondes. En ce moment le bruit que faisaient les arcs des Souras et des Asouras était si fort qu'il s'élevait jusqu'au ciel et portait l'effroi dans tous les coeurs. A ce bruit se mêlaient les cris des éléphants, les hennissements des chevaux. le son des tambours et des conques. Tous ces rivaux ardents et superbes, emportés par la colère et le désir de la victoire, s'attaquaient avec fureur, comme les taureaux dans les pâturages. Les têtes qui tombaient tranchées par le fer ressemblaient à ces pluies de pierres qui traversent le ciel. On les voyait rouler sur la poussière, chargées de diadèmes, de pendants d'oreilles, de couronnes d'or et d'autres parures. Des membres percés de flèches, des bras coupés et tenant encore l'arc, d'autres couverts de mille ornements, des mains toutes sanglantes et abattues, des corps revêtus de cuirasses, des jambes déchirées, des têtes larges comme le disque lunaire et parées de pendants d'oreilles, des débris épars çà et là d'éléphants, de chevaux et de guerriers, tel fut le spectacle que la terre offrit en peu d'instant. Les arcs retentissaient au loin, les armes étincelaient comme l'éclair, les montures des combattants poussaient des cris aussi effrayants que le tonnerre. Les succès semblaient se balancer entre les Souras et les Dânavas. Le combat s'échauffait, le sang coulait à flots, l'horreur était à son comble, des grêles de flèches tombaient des deux côtés. Les éléphants criaient percés de tous ces traits, et les chevaux, après la mort de leurs cavaliers, erraient çà et là à l'aventure. Les flèches portaient la confusion, et troublaient également soldats, chevaux, éléphants. Le bruit continu des cordes de tous ces arcs empêchait de rien distinguer. Les flèches, les lances, les massues, les cimenterres étaient des instruments de mort dont se servaient également les deux partis pour s'accabler. On voyait sur ce champ de bataille voler les bras, les têtes, les débris d'arcs. Des chevaux, des éléphants, des chars sans nombre tombaient sous les coups des Souras et des Asouras. Les massues, les épées, les dards, les flèches meurtrières abattaient les guerriers comme les éléphants et les chevaux. Entre les deux armées coulait un fleuve de sang, rapide et impétueux, où les chevelures des combattants tenaient lieu de sêvalas¹⁰ et de gazon. Les dieux frappés par les Dêtyas jetaient des cris de douleur. Ainsi se poursuivait entre les Dévas et les Asouras cette lutte épouvantable, horrible à voir, pleine de terreur et de désastres.

Le Sâdhya Viswakséna, l'oeil tout rempli de sang, se distinguait par son adresse à tirer de l'arc : Virochana l'attaque. Le grand Viswakséna, en le voyant arriver, lui lance trois flèches à la poitrine. Le Dêtya irrité de ces coups, et semblable à l'éléphant que presse le croc du conducteur, brille dans sa colère tel que le feu au moment du sacrifice, et lui-même de sept flèches aiguës, rapides et brûlantes, frappe Viswakséna. Celui-ci, étourdi de ces atteintes, perd un instant connaissance et se retient à sa bannière. Mais bientôt, reprenant ses esprits, il s'élance de nouveau au milieu des Dêtyas, son arc à la main. Cependant le vaillant Virochana continue à troubler avec ses traits aigus l'ordre des bataillons Souras. Ses cris s'élèvent comme les sons du tonnerre : il éclate sur l'armée des Dévas, tel que le nuage brûlant, chargé d'éclairs, de tonnerre et d'aérolithes. La terreur de ses armes poursuit ses ennemis sur tous les points de l'horizon : ils fuyaient épouvantés ; les chars se trouvaient sans conducteurs, les chevaux sans cavaliers, les fantassins étaient renversés par terre. Au bruit foudroyant de l'arc de Virochana, les rangs des Souras semblaient se confondre ; les guerriers, précipités du haut de leurs chars, s'enfuyaient avec la foule des piétons du côté d'Indra. Quatorze mille gardes du Sâdhya Viswakséna tombèrent sous les coups du Dêtya, qui frappait à la fois les chevaux, les éléphants, les chars et les fantassins. Étendu au-dessus de l'armée ennemie comme un vautour aux ailes déployées, il ne cessait de fendre et d'abattre les têtes. Les cavaliers, les chars et les

¹⁰ *Vallisneria octandra*. On écrit aussi *sêvâla*.

fantassins qui restaient encore se réunirent à Viswakséna pour venir attaquer Virotchana. Dirigeant contre lui seul leurs épées, leurs massues, leurs lances, leurs haches, leurs dards, leurs masses de fer, ils poussent le cri du lion ; mais le Dânavas élève rapidement son glaive ; il abat les têtes et les arcs, atteignant sans distinction les conducteurs et leurs chars, les éléphants et les chevaux. Les vingt et une manières d'attaquer un ennemi sont connues et employées par lui ; il tourne, il revient sur ses pas, il recule, il avance, il escarmouche, il bondit, il se baisse, il se hausse¹¹. Quelques-uns, frappés de son épée, avaient les nerfs coupés, et tombaient en poussant un dernier cri. Les éléphants blessés dans le dos se retournaient en fureur contre ceux de leur propre parti qu'ils écrasaient. On voyait tomber du ciel à terre sous les coups de ce vigoureux archer les haches d'armes, les arcs et les têtes des maîtres d'éléphants. En vain les éléphants détournent la tête, en vain les chevaux se lançaient à la course ; il les atteignait, comme aussi il abattait de loin les têtes ou brisait les arcs des conducteurs de chars. Quelquefois il se précipitait sur eux, les attaquait de près, et de son cimenterre pourfendait les chars et tuait les écuyers. Les Souras admiraient avec terreur l'agilité du Dânavas qui, se portant sur tous les points de l'horizon, les poursuivait partout et les assaillait de toutes les manières. Il saisissait les uns par le pied et les secouait pour leur donner la mort, les autres expiraient sous son cimenterre ; ceux-ci étaient effrayés de ses cris, ceux-là tombaient par terre arrêtés par la jambe ; quelques-uns enfin mouraient de frayeur à sa seule vue. Dans cette sanglante mêlée de chars, de chevaux, d'éléphants et de héros, le chef Asoura, Coudjambha, attaqua l'Âditya Ansa, de même qu'un taureau attaque un autre taureau son rival. Pareil à une haute montagne, fort comme un éléphant, il lance ses flèches aiguës, brûlantes, rapides, et les guerriers Dévas sur leurs chars n'osent approcher à la portée de ses traits. Tout gémissait dans la nature, le ciel était obscur, et le malheur pesait sur les dieux. Le puissant Ansa, il est vrai, détruisit un corps de dix mille éléphants Dânavas, et marcha avec les siens vers l'ennemi ; mais, à cette vue, Coudjambha descend de son char, tenant à sa main sa lourde massue ; il court au devant de ces éléphants, semblable au génie dévorant de la Mort ; il les frappe, brise leurs défenses, fracasse leurs fronts, et les harcèle sans relâche. Ces animaux ainsi maltraités fuient en désordre de tout côté. Les terribles Dânavas, compagnons de Coudjambha, lançaient leurs flèches aiguës sur les guerriers qui montaient ces éléphants. Le chef Dêtya s'armant de toute espèce d'armes, de sabres, de flèches, de dards, de disques¹² tranchants, abattait les têtes, qui jonchaient la terre comme le ferait une pluie de pierres. Les bras tombaient serrant encore le cimenterre. Quelques-uns de ces guerriers dont la tête venait d'être tranchée, retenus sur le dos des éléphants ou des chevaux, ressemblaient à de hauts palmiers privés de leur cime. Le grand éléphant d'Ansa devint surtout le but d'une des flèches de Coudjambha qui parvint à lui couper la tête ; les autres tombèrent sous les coups de sa massue, aux yeux mêmes des Souras, qui les voyaient étendus par terre comme de larges montagnes écrasées sous la foudre d'Indra. Coudjambha était pour les Dévas Câla personnifié, et produisait sur eux l'effet que produit sur les autres animaux l'odeur seule du lion. La bouche ouverte, l'air formidable, il criait et brandissait sa massue teinte du sang des éléphants. Tel que le dieu destructeur des êtres, l'Asoura semblait se

¹¹ Sans doute ces mots désignent quelques-unes des vingt et une manières d'attaquer un ennemi. J'ignore si j'ai bien rendu ces mots techniques, que je crois devoir transcrire ici : भ्रन्तमुद्धमाविद्धमापुत विपुतं पुत संपातं समुदीर्णं

¹² Le texte porte ici un mot que le dictionnaire n'explique pas, अञ्जलिक ou अञ्जलिक. J'ai supposé que c'était une arme qui pouvait avoir la forme arrondie de l'*andjali*, et ressembler à un disque. Mais si ce mot est un adjectif, *andjanica* pourrait signifier noir ; et *andjalica*, recourbé, ou peut-être effilé comme un lézard.

jouer avec son arme terrible au milieu du combat ; ou tel qu'un souverain armé de son danda, il avait l'air de passer en revue ses éléphants. Aux yeux des Souras il apparaissait comme le dieu de la Mort élevant dans l'air sa verge fatale. Ainsi la plupart des éléphants, privés de leurs conducteurs, périrent abattus par sa massue ou percés par ses flèches. Incapables de résister à l'impétuosité de son attaque, ils fuyaient foulant aux pieds les bataillons des Dévas. De même que le souffle du vent chasse les nuages, Coudjambha avec sa massue repoussait les éléphants : il était sur le champ de bataille comme l'ouragan de la fin des âges.

DEUX CENT-QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vésampâyana dit :

Alors, par l'ordre du roi des dieux, se présentèrent au combat tous les corps de son armée, en poussant des cris terribles : armée innombrable et belliqueuse, composée de chars, d'éléphants, de chevaux, animée par le son des conques et des tambours, difficile à vaincre, partout couverte de poussière, mer immense dont les vagues sont aussi vastes que celles de l'empire des poissons, assemblage incalculable, étonnant, magnifique, incroyable de forces toutes diverses. A l'instant Coudjambha, ferme comme le Mérout, se mit en devoir de soutenir cette attaque, et sa massue à la main, il commença à repousser cette armée, qui, étonnée de cette résistance, s'arrêta d'abord sans mouvement.

Le combat recommença bientôt. Asiloman et Hari s'avancèrent l'un contre l'autre. Asiloman, fier de sa force et poussé par la colère, s'élevait tel qu'un Dhoûmakétou¹ pour l'armée des Dévas. De même que le soleil dissipe les ténèbres, de même ce héros disperse les Souras ; son char brille de mille rayons ; ses flèches sont comme une pluie qui tombe, ardente et horrible, sur l'armée ennemie. Tel est le rival de Hari, rival formidable, cruel, invincible, impitoyable : il apparaît aux premiers rangs de l'armée, aussi redoutable par la vigueur de ses flèches que par son extérieur ; il foule sous ses pieds les éléphants, et tranche les têtes des Souras. Monstre dévorant, ses flèches sont ses dents, son épée est sa langue, le tchakra ses bras, l'arc sa main, la hache ses ongles, le son du tambour sa voix. Moins fort, moins actif se montre le tigre des forêts. On peut comparer cet Asoura à un vaste nuage, le bruit de la corde de son arc au tonnerre, ses flèches aux gouttes d'eau qui s'allongent, son arc à l'éclair. Qu'on se figure pour cette grande scène une mer impétueuse, dont les alligators se reconnaîtraient dans les bras des combattants, les vagues dans les arcs tremblants, les tourbillons dans les flèches rapides, les poissons dans les massues et les épées, les monstres dans les fantassins, le flux et le reflux dans le mouvement de la corde de l'arc manié avec adresse, le bruissement dans les clameurs du combat. Le terrible Dêtya submergeait dans cette horrible mer chevaux, éléphants, fantassins, chars et conducteurs ; tout succombait sous ses efforts. Les dieux le voyaient couvert d'une armure étincelante de l'or le plus pur et resplendissant comme le feu. Personne ne pouvait regarder en face ce Dânavâ non moins éblouissant que le soleil à midi. Tel qu'un bois sec consumé par les ardeurs de l'été, tels sont les Souras consumés par les rayons de leur ennemi. Les deux armées poussent de grands cris ; partout la fureur, partout la confusion. Les héros, fiers de leur force et montés sur leurs éléphants, leurs chevaux ou leurs chars, veulent se montrer dignes d'eux-mêmes et soutiennent le combat avec fermeté. La lutte était horrible, le champ de bataille inondé de sang. Troublés, agités, ils ne reconnaissent

¹ On se rappelle que c'est le nœud descendant personnifié, et regardé comme sinistre : dans la mythologie. On le nomme aussi simplement Kétou

plus rien autour d'eux, et ne distinguent pas les traits qui viennent de l'ennemi. Furieux, ils se jettent les uns sur les autres, sans distinguer leurs amis ou leurs adversaires. Ils se prennent par les cheveux, et les plus forts, en se mordant la lèvre de fureur, coupent la tête du plus faible. Quelques-uns, jetant leurs armes, déploient dans le combat la force seule de leurs bras et de leurs poings qui tombent comme la foudre : rencontre tumultueuse, meurtrière, qui excite la terreur dans toutes les âmes et va ébranler même la porte du ciel. Les chevaux, les éléphants, les guerriers se précipitaient tous les uns sur les autres et s'attaquaient avec rage. Les chefs les plus distingués parmi les Souras et les Asouras faisaient généreusement le sacrifice de leur vie. Les cheveux épars, sans cuirasse, sans char, sans arc, ils combattaient encore des pieds et des mains. Hari lance une flèche, qui va frapper le haut de l'arc de son rival et qui l'abat : il envoie cent autres flèches meurtrières au Dâna. Ces traits poussés par le vent pénétraient dans le corps d'Asiloman, pareils aux rayons du soleil qui se plongent dans l'eau ou à des serpents qui entrent dans le flanc d'une montagne. Le Dêtya, dont les membres étaient affaissés et baignés de sang, ressemblait au Mérout tout couvert d'un métal rouge. Outré de colère, il saisit un autre arc, et décoche à son ennemi des flèches rapides et garnies d'ailes dorées. Les nerfs de Hari en sont frappés, et tout son corps est couvert de ces traits qui le piquent comme des serpents, de la même manière qu'une montagne est couverte de larges nuages. Enfin le Dâna ajuste une dernière flèche que Câlâ lui-même semble animer, flèche fatale, soutenue sur une aile légère et aussi brillante que le soleil. Atteint de ce trait redoutable, le dieu perd connaissance et tombe à terre. Des cris plaintifs s'élèvent de toute part à la chute de Hari ; le monde est comme frappé en même temps que lui, on dirait que le soleil lui-même vient de tomber. L'Asoura frappe aussi trente et un mille guerriers, compagnons de Hari ; et, paré de ses trophées, resplendissant comme le feu, il s'élançe, son arc à la main, vers le char d'Indra.

Les deux Aswins prennent part au combat, et avec leurs troupes viennent combattre le courageux Vritra. Le Dêtya, non moins élevé qu'une montagne, déterminé à vaincre ou à périr, est armé d'un arc avec sa flèche et d'un cimenterre. Il attaque les Aswins. Il souffle dans sa conque et en tire un son effrayant. Tous les êtres frémissent en entendant le bruit de la corde de son arc. Sa conque retentit comme le mugissement des flots, et fait frissonner la troupe des Yakchas, des Râkchasas et des Dévas. Dans leurs mains brillaient les massues et les masses de fer, les sabres, les lances, les tridents, les haches. Vritra avec ses flèches rapides et sonores brise toutes ces armes qu'agitent ces géants. Sur la terre, dans le ciel retentissent les cris de ces Dévas que le Dêtya frappe comme en se jouant. Ses flèches percent les corps et les têtes des Yakchas et des Râkchasas, et une pluie de sang, coulant des blessures faites aux dieux par les massues, tombe sur la terre. Un instant le terrible Dêtya se trouva couvert de leurs flèches, et semblable à un soleil privé de ses rayons ; mais bientôt comme un astre lumineux il se dégagea de cette obscurité, et leur fit sentir ses brûlantes atteintes : vaillant et irrité, il les perça de ses traits acérés. Il avait bien poussé quelques cris de douleur et de rage, il avait senti l'approche cruelle des épées, des lances, des massues, des masses de fer, des haches, des tridents, mais ses ennemis n'avaient pas eu le plaisir de le voir tomber sans connaissance. C'est alors que, transporté de colère, pour venger ses affronts il leur décoche cent flèches envoyées d'une main ferme et sûre. Les dieux tremblants et harcelés par le Dêtya poussent un cri de détresse : ils jettent leurs massues, leurs lances, leurs tridents, leurs épées, leurs haches d'armes, leurs tonnerres, et s'enfuient du côté du septentrion. Vritra, étalant sa large poitrine et ses longs bras, brandissant son trident et sa massue, effrayait de son seul aspect les êtres animés et inanimés. Un des deux Aswins, armé d'un trident, accourut pour arrêter l'incomparable Dêtya, qui s'avançait comme un éléphant furieux, et lui lança dans le flanc trois flèches. L'illustre guerrier a senti la blessure ; non moins adroit à manier la massue qu'à tirer de

l'arc, il prend sa lourde et terrible massue, s'élançe vers l'Aswin et le frappe avec violence. Celui-ci, aussi fort que Hara lui-même, donne au Dêtya un coup de son trident large, ferme, étincelant. Du bout de sa massue l'habile Vritra brise ce trident, et se jette rapidement sur l'Aswin comme Garouda sur un serpent. Il s'élève dans les airs, agitant sa massue pareille à un pic de montagne et en assène un coup sur la poitrine de Nâsatya² ; celui-ci blessé laisse son trident et s'échappe vers le côté où combat Indra. Vainqueur du redoutable Aswin, Vritra jouit avec orgueil de la gloire de son triomphe.

DEUX CENT-QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit :

Le Sâdhya Ranâdji vient tenter aussi la fortune des armes contre le sage Écatchacra. Les gens de ce Dêtya s'avançaient sur des chars de bataille et poussaient de grands cris : une pluie de flèches arrive sur eux. Ces guerriers y répondent à coups de tridents, de lances et de massues, coups difficiles à parer et funestes pour les êtres animés et inanimés. Les Dévas et les Asouras sont en présence, forts, courageux et semblables à de grands arbres. Écatchacra était, comme le grand Hiranyacasipou, porté sur un char attelé de cent chevaux. Les Souras succombaient par milliers sous les pas des éléphants, sous les roues des chars retentissants, sous les coups des flèches aiguës. Leurs traits innombrables se trouvaient brisés par les flèches légères, brillantes et meurtrières du Dânavâ. Néanmoins les traits des Dévas arrivaient aussi jusqu'aux éléphants et aux chevaux Dêtyas qui étaient ainsi arrêtés par la mort. Les Dêtyas, en voyant ce désastre, prennent leurs meilleures armes, décidés à tout pour se venger. Les points principaux et intermédiaires de l'horizon étaient occupés par eux, et de leurs traits acérés ils frappaient les dieux. Ranâdji lance sur le Dêtya un javelot formidable et enflammé, appelé Mathana. Écatchacra, de son côté, par la force de son arme brisait par milliers les lances et les tridents affilés de ses adversaires ; en même temps il lançait dix flèches aiguës au Sâdhya, et, tout en détournant les coups qu'on lui portait, il accablait les compagnons de son rival de ses traits rapides et brûlants. De leurs membres coupés le sang coulait à flots, tel qu'en automne l'eau découle du sommet des monts arrosés par la pluie. Atteints par ces armes meurtrières, inévitables, foudroyantes, les héros Dévas étaient consternés. Écatchacra vit alors s'avancer un corps d'éléphants chargés d'ornements retentissants, grondant de même qu'une mer furieuse, marchant en ordre, pleins d'orgueil et de force, montés par de vaillants guerriers, bien dressés et pareils à Êrâvata. Ils attaquèrent avec ardeur les éléphants du parti contraire, furieux¹, emportés, bruyants comme le tonnerre, élevés comme de grands arbres, présentant une largeur démesurée, couverts d'ornements et de caparaçons d'or, et aussi brillants que le soleil à son lever. Écatchacra, semblable lui-même à un vigoureux éléphant, frappe de sa massue ces monstrueux animaux, et les chasse devant lui, de même que le vent pousse les vastes nuages. Il aperçoit ensuite une multitude de chevaux impétueux qui présentaient à l'oeil les couleurs diverses du perroquet, du taureau, du paon, de la colombe, du cygne, du héron ; les uns ont des regards effrayants, les autres

² Nom de l'un des deux Aswins.

¹ Le texte renferme une idée que je n'ai pas rendue : *विक्षरन्तो मदं त्रिधा*, *vikcharanto madam tridhâ*. On appelle *mada* l'humeur qui coule des tempes de l'éléphant dans le temps de ses amours. J'ignore la portée de l'adverbe *tridhâ* (*tripliciter*)

offrent autour de leurs yeux des taches blanches comme le jasmin². Écatchacra, toujours armé de sa redoutable massue, repousse cette vaillante troupe de Dévas ; et Ranâdji, témoin des exploits de cet ennemi des Souras, malgré sa force étonnante et l'ardeur de ses compagnons, malgré son habileté dans l'art de manier la massue et de conduire un char, renonça au combat et se retira du côté où était Indra. Après avoir immolé trois millions d'ennemis, le Dêtya apparaissait sur le champ de bataille tel qu'un feu se dégageant de la fumée.

Un superbe Asoura, Bala, mesura de nouveau³ ses forces contre le généreux Mrigavyâdha, invincible Roudra dont les compagnons, à la vue de Bala, se précipitèrent au combat, brillant comme le feu du sacrifice, poussant en avant leurs éléphants furieux, leurs chars magnifiques, leurs chevaux rapides, et lançant leurs javelots aigus et leurs flèches brûlantes. Cependant l'illustre Asoura leur apparaissait aussi rayonnant que le soleil, grand et fort, plein d'ardeur, de sagesse, de prudence, d'impétuosité, remplissant de sa masse toutes les régions célestes. Ils l'attaquent de toute part avec fureur, et Mrigavyâdha frappe la tête de ce Dêtya, aussi haute qu'une montagne, de flèches de fer affilées et pointues. Bala, percé de ces traits, s'élance dans les airs et fait retentir de son cri les dix régions. Le dieu, rempli de joie, pousse son char vers lui, l'arc tendu, et le couvre au milieu des airs d'une grêle de traits, de même que le nuage orageux, à la fin de l'été, couvre de pluie la montagne. Alors le Dânavas pousse un cri aussi formidable que la voix de la tempête. Il bondit avec force et arrive près du char de Mrigavyâdha avec la légèreté d'une montagne ailée. Il brise le char du Roudra, qui est obligé de descendre à terre pour le combattre. Les compagnons de celui-ci, en le voyant hors de son char, accourent à travers les plaines de l'air ; la colère enflamme leurs yeux, ils agitent leurs massues, et ramènent avec eux leur chef qu'ils ont relevé. Pressé de leurs coups de massue, comme l'arbre est frappé par les haches des bûcherons, l'Asoura se défend avec vigueur. Il descend à terre aussi rapide que Garouda, déracine un arbre orné de toutes ses branches, et assomme avec cette arme ses nombreux ennemis. De leurs corps coule un torrent de sang où se baigne le Dânavas, semblable au soleil à son premier lever. Il arrache ensuite un pic de montagne tout chargé de ses cerfs, de ses serpents, de ses arbres, il en écrase les gens de Mrigavyâdha, et renverse le reste de cette troupe sur les corps de leurs compagnons, jetant les chevaux sur les chevaux, les éléphants sur les éléphants, les guerriers sur les guerriers, les chars sur les chars, aussi destructeur que le sera Câla à la fin des âges. Après cet épouvantable désastre, la terre se trouva encombrée des corps des Dévas. Ainsi combattaient le Dêtya Bala et le vaillant Mrigavyâdha, tels que deux éléphants furieux.

Un autre combat avait lieu entre Râhou et un autre Roudra, Adjêcapâd, connu dans les trois mondes ; combat épouvantable, horrible entre deux rivaux également avides de victoire. Le champ de bataille était traversé par un fleuve sanglant, qui roulait les corps des Dévas et des Dânavas, et offrait au lieu d'herbes les chevelures des guerriers. Le Roudra, dans sa colère impitoyable, frappait Râhou aux cent têtes ; pour punir ce Dêtya, qui avait osé lancer sur l'armée d'Indra ses flèches meurtrières, Adjêcapâd n'épargnait ni le char doré, ni les chevaux, ni l'écuyer de son adversaire : un de ses compagnons avec une longue lance perça la poitrine du Dânavas. Celui-ci, assailli par le Roudra et par sa troupe, s'approche en colère du char de son ennemi, et l'ébranle d'un coup de sa main. Aux flèches que lui lance le puissant Déva il répond par une grêle de traits dont il accable les gens d'Adjêcapâd : celui-ci continue à le harceler de ses flèches acérées. A la suite de ce combat plein d'horreur, des fleuves de sang inondaient la plaine. Tel que le soleil frappe le Mérôu

² मल्लिकाक्ष, *mallicâkcha*.

³ Il a déjà combattu contre Dhrouva.

de ses rayons, tel le Roudra épuise ses flèches brûlantes sur le noir Dânavas. Les chefs Dêtyas, armés de lances, de tridents et de haches et pareils à des montagnes, tombaient de tout côté. Dans cet affreux combat, au bruit des tambours et des timbales, au son des conques et des flûtes, se mêlaient les gémissements des Dêtyas blessés et les cris redoutables des Dévas. Une poussière épaisse couvrait la terre sous les pas des chevaux et les roues des chars, et empêchait les combattants de rien voir. Le sol au lieu de fleurs ne présentait que des armes, de la chair et du sang au lieu de lotus : spectacle affreux dont la vue était justement révoltée ! Des tchacras, des massues, des cimenterres, des lances, des javelines brisées, des chars de bataille fracassés, des éléphants, des dieux, des Dânavas étendus sans vie, des essieux, des jougs, des armes, des flèches éparses çà et là, tel était l'aspect de ce champ de bataille, qui offrait une pâture abondante aux oiseaux de proie. Des cadavres gisaient de tout côté, triste fruit de la haine qui animait ces héros avides de triomphe, et combattant avec intrépidité sous les ordres d'Adjêcapâd et du vaillant Râhou. Ces armées en se heurtant formaient le même bruit que feront les mers soulevées à la fin des temps. Le terrible Roudra, les yeux rouges de colère, frappa le Dêtya de son trident, brandissant aussi dans ses mains une lance, une massue, une hache d'armes. En même temps ses compagnons, non moins formidables que lui, suivaient son exemple, portant des armes de toute espèce.

C'est alors que l'invincible Késin, les oreilles ornées de pendants d'or, monta sur son char, et, entouré de ses Dânavas, se précipita vers l'ennemi. De la bouche de ce héros altéré de combats et redoutable pour sa vigueur sortaient des tourbillons de flammes. Il a les épaules du lion, la force du tigre, la couleur du nuage orageux, la voix du tambour. Il arrive environné d'une troupe de Dânavas, et les cris qu'il pousse troublent le ciel. L'armée ennemie s'effraie de ce bruit, et combat armée de rochers et d'arbres. Le monde tremblait de la rencontre tumultueuse de ces fiers rivaux, et frémissait de les voir se heurter avec fureur, décidés à acheter la victoire au prix de leur vie : tous, héros courageux, s'élevant comme de hautes montagnes, habiles dans toute espèce d'exercices, adroits à manier toutes les armes. Ils s'élancent avec force, et jettent des clameurs terribles qui épouvantent les êtres animés et inanimés. Une poussière jaunâtre⁴ s'élève sous les pas de cette foule de Dévas et de Dêtyas et obscurcit l'horizon. Les combattants paraissent comme enveloppés d'un voile épais de la même couleur que la soie ; on ne distingue ni étendard, ni drapeau, ni arme, ni cuirasse, ni cheval, ni char, ni écuyer ; on n'entend que les cris forcenés des guerriers, on ne voit pas leurs formes. Au milieu du tumulte, des Dévas tombèrent sous les coups des Dévas, ainsi que des Dânavas sous ceux des Dânavas. Les Asouras frappaient indistinctement dans l'obscurité amis et ennemis ; les deux partis baignaient la terre de leur sang, et la poussière ainsi détrempée formait sous leurs pieds une boue glissante. Des milliers de cadavres jonchaient le sol. Les tridents, les lances, les massues, les cimenterres, les haches d'armes, les javelots, les quartiers de rochers, tels étaient les instruments de mort dont se servaient ces ennemis les uns contre les autres. Les compagnons du Roudra frappaient les Dânavas, qui à leur tour les accablaient sous une masse d'arbres et de rochers. Le grand Késin, transporté de colère et enivré de l'ardeur du combat, ranime ses troupes ; lui-même, il lance un tonnerre qui terrasse tous ces guerriers jusqu'alors invincibles. Éperdus et frappés de cette arme terrible, ensevelis sous les arbres que leur jettent leurs ennemis, ils tombent comme des rochers atteints de la foudre. Ainsi se termina le merveilleux combat entre Késin et le Roudra.

⁴ Le nom de cette couleur est *aruna*.

DEUX CENT-QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE. COMBAT DE VRICHAPARWAN ET DE CÂLA.

Vêsampâyana dit :

Le Dêtya Vrichaparwan se chargea d'attaquer un puissant Viswa, Nichcambhou, qui brille tel que le soleil quand sa teinte est rouge ; habile archer, il mord sa lèvre de colère à la vue de l'armée ennemie, et dit à son écuyer : « Târa, allons, pousse rapidement mon char. Ces Dévas pressent nos bataillons, je veux confondre leur orgueil, et réparer cette brèche qu'ils viennent de faire dans nos rangs ». Alors, de dessus son char emporté par des chevaux vigoureux, il lance à ses ennemis une grêle de flèches. Les dieux ne sauraient soutenir son attaque, et, percés de ces traits, sans oser résister ils se retirent devant lui. Nichcambhou, qui voit ses parents devenus la proie d'Yama¹, prétend arrêter le Dêtya ; et les Dévas les plus vaillants, témoins de sa résolution, se sentent plus forts de sa force et de ses armes, et l'environnent pour combattre avec lui. Nichcambhou se présentait aussi ferme qu'un rocher. Vrichaparwan le couvre de ses flèches, de même qu'Indra couvre une montagne de ses nuages ; mais le Déva, sans faire attention à tous ces traits qui viennent frapper son char, se présente avec majesté à la tête de sa troupe, et semble se rire des efforts de Vrichaparwan. Il s'avance avec rapidité, et la terre tremble sous lui. Son apparence est terrible, et, entouré du plus brillant éclat, il ressemble au soleil dans toute sa splendeur. Bientôt le guerrier aux yeux de lotus descend de son char, déracine un arbre qui s'élève comme une haute montagne, et le jette à Vrichaparwan. Celui-ci, d'une seule main, saisit cet arbre, et avec un bruit horrible le brandit sur sa tête ; il en frappe les Dévas, les éléphants avec leurs conducteurs, les chars avec leurs écuyers. Les dieux fuyaient comme s'ils eussent vu dans Vrichaparwan Câla l'exterminateur. Nichcambhou a rougi de la crainte de ses compagnons ; à la vue de cet ennemi qui approche, il s'indigne et pousse un cri. Il lance au Dânavas trente flèches acérées et meurtrières ; mais lui-même, exposé au milieu du champ de bataille aux flèches, aux lances des Dêtyas, assailli de tout côté, perdait des flots de sang, tandis que ses guerriers, épuisés, les cheveux épars, haletants, humiliés dans leur orgueil, pressés par la terreur que leur inspirait le belliqueux Vrichaparwan, fuyaient, éperdus, se frappant eux-mêmes par erreur, osant à peine regarder derrière eux, et jetant honteusement leurs armes.

Câla fut lui-même aussi attaqué par le fils d'Hiranyacasipou, Prahlâda aux yeux rouges et enflammés. Pour mettre le héros Dânavas en état de soutenir la lutte contre Câla, le fils de Bhrigou² pratiqua promptement les cérémonies qui devaient lui assurer la victoire. Le feu fut allumé par les Brahmanes et les prières prononcées ; le vent répandit dans les airs le parfum du beurre consacré ; des mantras particuliers donnèrent à des guirlandes diverses la puissance de procurer le triomphe, et Ousanas lui-même, au moment du combat, les attacha sur la tête du brillant Prahlâda, pour lui garantir l'objet de ses vœux. Dix mille disciples du fils de Bhrigou remplissaient en même temps les mêmes fonctions auprès des héros Dânavas, récitant le divin Atharwa et les hymnes extraits des Vèdes, et célébrant le rite préparatoire au combat appelé Vêdjayica. C'est alors que tous ces héros, habiles dans l'art des batailles, initiés à la science sacrée et aux secrets de la pénitence, après avoir fait bénir leurs armes, se réunirent, agitant leurs arcs et couverts de leurs cuirasses. Ils présentèrent d'abord leurs hommages au roi Bali, et de là se rendirent auprès de Prahlâda qu'ils entourèrent, montés sur des chars magnifiques, solides, environnés d'armes de toute espèce, et pareils à la montagne que couvre un cercle de canards sauvages. En un instant le

¹ Dieu de la mort.

² C'est à dire Ousanas ou Soukra, prêtre et instituteur des Asouras.

sommet du Mérout retentit de clameurs assourdissantes ; ainsi résonne le ciel à l'approche des nuages orageux. Ornés de leurs parures et de leurs guirlandes de lotus, ces héros embrassent leurs parents et vont prendre leurs rangs. Parmi eux on distingue leur chef à ses armes grandes et brillantes, au casque dont il défend sa tête, à l'arc qui doit le rendre invincible. L'avant-garde se compose de cent mille Dêtyas, qui ont l'extérieur de lions ou de léopards, tout étincelants d'or, et remplissant l'air de cris menaçants. Sur les flancs s'avancent soixante et dix mille chars de guerre, et autant d'éléphants. Au centre de cette division, sur un char, s'élève le grand Câlanémi, qui agite son arc formidable, et jette des cris accompagnés de rires sardoniques. De chaque côté sont aussi disposés cent mille Dânavas, courageux et forts comme Indra, puissants contre tous les efforts des Dévas ; ils portent des armes de toute espèce, des arcs, des massues, des haches, des sabres, des tridents. Leur ardeur éclate en bruyantes clameurs, et les cris sont bientôt suivis de terribles effets. L'air répète au loin le son de mille instruments de musique, des conques et des tambours aussi retentissants que la foudre, le frémissement des chevaux et des éléphants, et le fracas des chars. Environné de cette mer immense de soldats, Prahlâda combat, semblable lui-même à Câla. Le bruit formidable que faisait ce puissant ennemi s'étendait dans les trois mondes, et troublait tous les êtres. Une comète tombe du ciel, le vent souffle avec violence, et les sîvâs³ vomissent un feu effrayant et jettent des cris sinistres. L'invincible Prahlâda, souriant d'espérance, tint à ses compagnons ce discours, pour les engager à résister à Câla : « Ce jour va être témoin de la force de mon bras : vous verrez aujourd'hui tomber sous mes flèches ces Dévas, qui ont immolé nos parents. Leurs corps seront aujourd'hui livrés en proie aux bêtes sauvages, et la poussière du champ de bataille se trouvera détrempee dans des flots de sang ennemi. Mes flèches, comme des météores, traverseront l'air privé de la lumière du soleil, et rougi d'une poussière épaisse. Livrez-vous à la joie, et laissez ces terreurs que vous inspiraient ces dieux. Aujourd'hui même mon arc triomphera de Câla. Je réjouirai le coeur du grand roi Bali en perçant de mes flèches meurtrières ces innombrables Dévas. Mon carquois est inépuisable, et mes flèches rapides comme des serpents. Qui peut aimer la vie et se présenter devant moi sur le champ de bataille ? Le bonheur et la gloire des héros sont dans la mort de leurs ennemis. Celui qui expire dans le combat est certain d'habiter le ciel ; c'est même la voie la plus sûre pour y arriver. Illustres Dânavas, poursuivez vos ennemis, ôtez-leur une odieuse vie, et les plaisirs du Nandana vous attendent ».

Ainsi parla le vaillant Prahlâda à son armée, au moment d'attaquer Câla. Habile à manier toutes les armes, il était fier de la force de son bras, toujours intrépide et toujours invincible. Il entraîna à sa suite soixante mille chars armés en guerre et montés par ses propres fils ; race féconde de héros obtenus par de nombreux et magnifiques sacrifices, tous sages, vertueux, aimant la piété et la pénitence, généreux, bienveillants, expérimentés dans l'art de la guerre, toujours réglés dans leurs amours, amis de la vérité et de la science divine, occupés de sacrifices et de saintes lectures, habiles à tirer de l'arc, à se servir de toutes les armes, à diriger les éléphants, remplis de connaissances, foulant à leurs pieds les bataillons ennemis, faisant par le bruit de leurs pas frémir⁴ leurs rivaux, sans cesse occupés de batailles ; les yeux rouges de colère, ces Dêtyas se mordent la lèvre et poussent des cris tels que les éclats du tonnerre, pour s'encourager mutuellement. Au son des flûtes et des conques, au bruit de ces cris de lion, ils se précipitent ensemble au combat ; leurs longs bras tendent un arc aussi élevé qu'un palmier, et la flèche s'agite sous leur main

³ Voir lect. CLXII, note 7.

⁴ Traduction décolorée d'une expression qui me semble marquer un des effets de la peur, et qui est d'une trivialité trop ordurière pour être rendue littéralement : ईरपन्तः पदाक्षेपैः सुघोरान् चौतरेक्षकान्

impatiente. Ils vont combattre un ennemi ordinairement invincible. L'or étincelle dans leurs parures, leurs vêtements sont blancs ; remplis d'orgueil, ils appellent de tous leurs vœux la victoire et la mort de leurs ennemis, et aspirent à la possession du swarga. Telle est l'apparence de cette armée superbe, ornée de mille drapeaux et bannières, mêlée d'éléphants, de chars et de chevaux.

De l'autre côté s'avance Câla, fort de la terreur qu'il inspire, géant dont la voix s'élève avec violence, et qui marche escorté des Maladies. Ses regards se portent sur cette immense armée de vaillants Dânavas déjà triomphant en idée, et le provoquant avec audace. La présence de Câla et de ses compagnons arrête subitement la marche rapide des Dânavas. Lui, aussitôt, pénètre dans leurs rangs : les yeux enflammés, et suivi de sa troupe, il attaque l'armée menaçante de Prahlâda et le vaillant Prahlâda lui-même, et les frappe de son danda, de sa massue, de sa hache d'armes. Les Maladies se servent aussi contre les Dânavas de massues, de haches, de marteaux, d'arcs, et de ces instruments qui tuent cent guerriers. Les deux partis comptent également déjà bien des victimes : les uns sont percés par les tridents, les autres coupés par les haches, quelques-uns écrasés par les massues, d'autres taillés en deux parties par les cimenterres. Les Dânavas d'un côté, les Maladies de l'autre, employaient avec une dextérité meurtrière les armes diverses dont ils étaient pourvus, les sabres affilés, les javelots, les masses de fer, les tridents, les cognées, leurs poings mêmes. Ils vomissaient un sang noir ; leur regard restait fixe et morne : c'était un concert épouvantable de plaintes douloureuses et de menaces hautaines. Les guerriers les plus redoutables allaient mesurer la terre, abattus par les coups de poing qui tombaient sur leurs têtes, ou les flèches qui déchiraient leurs membres. Un fleuve de sang coulait avec rapidité, retentissant au loin de sinistres clameurs, et présentant, au lieu d'écume, les vêtements des guerriers, au lieu de tourbillons des drapeaux, au lieu de serpents d'eau des bras coupés, au lieu de poissons des tridents et des lances, au lieu d'alligators des arcs, au lieu de digues des timons de chars, au lieu d'arbres des étendards. Les Dêtyas et Câla formaient avec leurs flèches comme deux nuages, où leurs arcs servaient d'arc-en-ciel, où les éclairs étaient leurs bracelets d'or. Arrivant en fureur sur leurs chars ou leurs éléphants, ils ressemblaient à des masses de vapeurs orageuses. Ornés d'un or pur et de perles magnifiques, ils brillaient de même que le soleil ; et, pareils à de grands nuages, ils se frappaient les uns les autres d'armes qui retentissaient ainsi que la foudre. Le combat était terrible des deux côtés, comme entre gens qui avaient fait le sacrifice de leur vie. Percés de flèches, tout couverts de sang, les principaux guerriers tombaient mutuellement blessés. La terre était jonchée de cadavres ; à peine tombé, on était foulé sous les pieds des combattants acharnés. Il n'y avait point d'intervalle entre le moment où l'archer prenait sa flèche et celui où il la lançait, et l'oeil trompé croyait voir l'arc toujours arrondi par la tension : telle était l'ardeur, telle était la prestesse de ces héros ivres de combats. Enfin, dispersée par les flèches de Prahlâda, l'armée de Câla s'enfuit de tout côté, comme chassée par un vent violent. Prahlâda, après avoir dompté l'orgueil de ses ennemis, apprenant que son rival avait quitté le combat, acheva son triomphe et anéantit l'armée qui lui avait été opposée. Cette rencontre de Câla et de Prahlâda fut telle que dans tous les mondes on n'en vit et on n'en verra jamais de pareille. C'est ainsi que par l'issue de ce combat l'illustre Prahlâda vit augmenter sa gloire, et que Câla fut obligé de renoncer à la lutte.

DEUX CENT-QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE. COMBAT D'ANOUHRADA ET DE COUVÉRA.

Vêsampâyana dit :

Le jeune frère de Prahlâda, Anouhrâda, attaqua avec son armée le dieu des richesses et la troupe des Yakchas ; son courroux s'enflamma à la vue des Dévas et de leurs armes menaçantes. Superbe et fort de son habileté à tirer de l'arc, il jeta un cri formidable. A l'instant les vagues des deux armées s'agitèrent et se confondirent. La terre se trouva bientôt couverte des corps des Dévas et des Dânavas, accumulés comme des montagnes. Le Mérou parut teint de sang, tel que les kinsoucas¹ couverts de fleurs au mois de Mâdhava². Le sang des guerriers, des éléphants, des chevaux, forme un torrent impétueux, qui va engraisser les domaines d'Yama ; dont les excréments des animaux et la moelle des morts forment la vase ; qui offre à l'oeil des intestins déchirés au lieu de sêvalas³ ; des corps, des têtes meurtries au lieu de poissons ; des jambes, des membres coupés au lieu de sable ; des vautours affamés à la place de cygnes ; des corbeaux à la place de hérons ; de la graisse écrasée au lieu d'écume : torrent redoutable, dont les bords, retentissant de cris foudroyants, font frémir le mauvais soldat ; aussi large que le fleuve dont l'automne a grossi le cours, et que visitent les oies sauvages et les grues. Quant aux Dévas et aux Dânavas, ils le traversent avec cette ardeur que montre l'éléphant céleste lorsqu'il se baigne dans la Nalinî⁴, teinte du pollen des lotus. Couvéra, qui voit Anouhrâda de dessus son char accabler de ses traits la troupe des Yakchas, outré de colère, charge à son tour l'armée des Dêtyas, tel que le vent dans le ciel, quand il chasse devant lui les nuages amoncelés. Anouhrâda pousse aussitôt du côté de son rival son char aussi brillant que le soleil, et, tendant son arc, il écarte avec ses flèches celles de Couvéra. Il s'approche, frappe Couvéra lui-même, et atteint dans leur fuite les Yakchas et les Râkchasas. Le dieu, percé de ces traits brûlants, s'élance vers Anouhrâda, et fait aussi pleuvoir sur lui une grêle de traits. De même que le taureau, qui ne peut se défendre contre la pluie d'automne, la reçoit en clignant les yeux, de même le Dêtya soutient, en fronçant le sourcil, les attaques de Couvéra. Dans la colère que lui causent les flèches de son ennemi, Anouhrâda aperçoit devant lui un arbre pareil à l'étendard d'Indra⁵, large, touffu et couvert de jeunes rameaux ; il l'arrache avec ses branches et ses fruits, et s'en sert pour frapper les chevaux impétueux de Couvéra. A cet exploit de leur chef, les Asouras poussent un cri de lion. Le dieu et le Dêtya se livrent le plus terrible des combats. Tous deux, les yeux rouges de colère, se portent des coups violents avec toute espèce d'armes. A leur exemple, les Dévas harcèlent les Dânavas, qui de leur côté renversent leurs ennemis, et les percent de leurs flèches

¹ *Butea frondosa*.

² Nom du mois de Vêsâkha (avril-mai).

³ Plante aquatique appelée *vallisneria octandra*.

⁴ Nom du Gange céleste.

⁵ *Indradhwadja* : on donne le nom de *dhwadja* et à l'étendard lui-même, et à l'être réel ou fantastique qui est le symbole d'une divinité. Garouda est le *dhwadja* de Vichnou, le taureau celui de Siva, comme l'éléphant, qui porte le nom particulier d'*Êrâvata*, est celui d'Indra, roi du ciel.

aiguës, étincelantes, garnies de plumes de héron. Poursuivis à toute outrance, les dieux, malgré leurs pertes, continuaient à faire preuve d'intrépidité. Leurs massues, leurs haches d'armes, leurs tridents frappaient les Dêtyas ; et ceux-ci, dont les membres étaient percés de flèches et les poitrines sillonnées par le cimenterre, prenaient pour leur répondre des pierres et des arbres. Ils redoublaient de fureur, et abattaient les Dévas par milliers : lutte horrible et tumultueuse, où les mains des guerriers balancent des quartiers de rochers, des arbres entiers, des masses de fer, des tridents, des flèches, des haches. Parmi ces combattants, les uns sont étendus, la tête tranchée ou le corps meurtri ; les autres sont couchés à terre dans leur propre sang ; quelques-uns fuient ; d'autres donnent et reçoivent la mort ; ceux-ci ont le coeur percé, ceux-là les pieds coupés ; un certain nombre ont expiré sous les tridents qui les ont déchirés. C'était une épouvantable mêlée que celle où ces dieux et ces Dânavas, à leurs armes ordinaires, joignaient encore des arbres et des masses de rochers. C'était un affreux concert que ce combat de Gandharvas, où les instruments à cordes étaient les arcs, où la mesure était marquée par le râle de la mort, où les tons divers étaient les plaintes des blessés.

Couvéra, l'arc à la main, obscurcissait tout l'horizon de ses flèches. Anouhrâda, voyant plier devant lui les Dânavas, accourt et s'arme d'une large pierre. Sa colère redouble et rougit ses yeux, sa force est égale à celle de son père. Il lance cette pierre sur le char de Couvéra, qui, la voyant arriver, ne prend que sa massue et s'élançe à terre avec précipitation. La pierre brise les roues et le timon, l'étendard, le carquois, écrase les chevaux, et roule ensuite sur le sol. Après avoir frappé le char de Couvéra, le jeune frère de Prahlâda, avec les arbres qu'il arrache, fait un cruel carnage parmi les Souras. La tête fracassée, les membres rompus, tout dégouttants de sang, les Dévas tombaient à terre. Anouhrâda, après sa victoire, s'approche encore de Couvéra, le menaçant d'un énorme quartier de rocher. A cette vue, le dieu des richesses lève sa massue ; il crie, provoque le vaillant Dânavas, et lui décharge sur la poitrine un coup de son arme pesante. La fureur transportait également les deux rivaux. Le Dêtya se venge de ce coup en lançant son rocher sur Couvéra. Le dieu à l'oeil jaune⁶, écrasé sous ce poids, tombe lourdement, et sur la terre où il est étendu il ressemble à une montagne qui vient de perdre ses ailes. Les Yakchas et les Râkchasas, à la chute de leur chef, accourent et l'entourent pour le défendre. Le fils de Visravas, un instant étourdi, reprend bientôt ses esprits et se relève promptement. Il pousse un cri qui retentit dans les trois mondes ; le son se prolonge au loin dans les montagnes qui le répètent. Les Dânavas, en voyant se relever celui qu'ils avaient cru mort, et reconnaissant qu'il est immortel, prennent la fuite à son approche.

Anouhrâda les retient ; il leur parle, il apostrophe Câlanémi, Sounémi, Mahânémi, il leur rappelle ce qu'ils sont, leur naissance : « Où allez-vous, leur dit-il, poursuivis par la peur comme des lâches ? Dânavas, arrêtez, usez de votre bravoure pour défendre au moins votre vie. Revenez au combat, et rougissez qu'un Râkchasa vous ait causé tant de frayeur. Venez, je vais dissiper comme une vaine fumée cet objet de vos craintes ; arrêtez-vous, illustres Asouras ».

Et ces Asouras s'arrêtent, grondant comme des éléphants furieux. Ils reviennent à la charge, et attaquent de nouveau les Dévas. Quelques-uns dont les armes ont été brisées élèvent orgueilleusement leurs bras, frémissant avec le bruit du nuage orageux. Ils s'arment de pierres ou d'arbres, ou bien ils balancent leurs bras et menacent l'ennemi de leurs poings, de la paume de leurs mains et de leurs ongles. Anouhrâda s'élançe en courroux sur cette armée de Dévas, tel que l'incendie qui se répand dans une forêt. Les

⁶ Le dieu des richesses passe pour avoir une tache jaune à la place d'un de ses yeux. Les Indiens traitent leur Plutus aussi mal que les Grecs ont traité le leur : ce dieu a trois jambes et huit dents seulement, et son corps, naturellement noir, est blanchi par la lèpre.

plus braves guerriers tombèrent bientôt sous ses coups, noyés dans leur sang, pareils à ces arbres dont la fleur est rouge et que la hache aurait abattus. Cependant Couvéra, toujours invincible, ne cessait d'accabler de ses flèches le rival qui l'attaquait. Anouhrâda était outré de ses blessures, et des rayons d'une lumière sombre dardaient de ses yeux. Mille de ses flèches vinrent frapper le dieu, et dans sa fureur il apparaissait comme Câla avec sa verge effrayante. Percé de coups, Couvéra perdait tout son sang, qui coulait avec l'abondance des sources que produit la montagne. Par un dernier effort il saisit sa massue, et, cédant à la colère, il veut frapper le Dêtya ; mais son arme, avant d'arriver à son but, est brisée par celle de l'Asoura, qui rugit furieux et menaçant. O constance prodigieuse ! Couvéra prend une autre massue, et attaque encore le Dânaava. Alors Anouhrâda, qui le voit approcher, déracine un pic de montagne pareil au Kêlâsa, et vient au devant de son rival ; tel que la Mort dévorante, et capable de braver les efforts de tous les Souras, il accourait, et semblait dans sa colère prêt à écraser les trois mondes. A cette vue, Couvéra tremblant abandonne le combat ; il frémit de l'audace de son adversaire, et se retire du côté où se tenait le divin époux de Satchî.

DEUX CENT-QUARANTE-SIXIÈME LECTURE*

COMBAT DE VIPRATCHITTI ET DE VAROUNA.

Vêsampâyana dit :

Vipratchitti lança au grand Varouna une grêle de flèches aussi acérées que la langue des serpents. Ces flèches brûlent et déchirent le dieu des eaux, qui ne savait encore comment s'en défendre. Comparable au souverain Pradjâpati, Varouna ne pouvait résister à Vipratchitti, qui avait l'air du maître de tous les mondes. Celui-ci avait fait prendre à son armée l'ordre de bataille appelé *vadjra*¹, présentant de tout côté un front impénétrable. C'était ainsi que les Dânavas attaquaient les Dévas, brillant comme le feu, resplendissant comme le soleil. Cependant le puissant Varouna contemplait les efforts de Vipratchitti, et brûlait du désir de lui disputer la victoire. Chargé de guirlandes et de couronnes, orné de pendants d'oreilles et de bracelets, le Dêtya prend sa masse de fer, pareille à un pic du Kêlâsa, entourée de franges et de festons d'or, masse aussi terrible que la verge d'Yama, espoir et soutien des Dânavas : elle s'élève de même que l'étendard d'Indra, et Vipratchitti, en la balançant dans les airs, ouvre la bouche pour laisser échapper des cris effrayants. Ainsi, la poitrine chargée d'un riche collier, les bras entourés d'anneaux, les oreilles parées de pendants précieux, le front orné d'une couronne d'or, il se montre tel que le nuage ceint de l'arc d'Indra. Quand sa masse repose sur son épaule gauche, il brille comme le feu qui dégage ses rayons des tourbillons de la fumée. Quand il brandit cette même masse, on dirait en même temps qu'il ébranle le ciel, avec ses planètes et ses constellations, avec le soleil et la lune, avec les Vidyâdharas, les villes des Gandharvas, la cité d'Amarâvatî et les mondes des Siddhas. Vipratchitti porte avec orgueil l'arme qui le rend invincible ; et le feu dont il reluit ressemble au feu de la fin des siècles, et ce sont les Souras qui lui servent d'aliment. En vain les dieux et Varouna essayaient de lutter contre lui. Seul, le roi du ciel, le fils de Cousica, paraissait être à l'abri de ses coups.

Avec sa masse terrible, aussi éblouissante que le soleil, Vipratchitti attaque les troupes du maître des ondes, et immole dix mille de ses guerriers. L'arme pesante ne tombait que pour briser leurs membres, et cent météores réunis n'auraient pas eu dans le ciel un aspect plus effrayant. Enfin le Dêtya, faisant encore une fois tourner sa masse de fer, en porte un

¹ Voyez les lois de Manou, lect. VII, sl. 187 et 191. Le *vyoûha* ou ordre de bataille appelé *vadjra* consiste à ranger les troupes en une longue file, ou en trois corps.

coup à Varouna lui-même ; mais de ce coup, l'arme se brise, et ses débris, en volant dans l'air, brillent comme autant de météores. Le roi des ondes a frémi de cette attaque, ainsi qu'une montagne agitée par un tremblement de terre. En voyant ses soldats blessés, accablés de toute part, il se sentit un instant troublé ; cependant, reprenant ses forces, il se raffermi et rassembla contre son ennemi toutes les ressources dont il pouvait disposer. Environné des quatre mers et des terribles serpents, tout couvert de coquillages, de perles, de pierreries, il a pris sa forme aqueuse. Vêtu d'une robe jaune, orné de bracelets précieux, armé d'un lacet, escorté de tortues et de poissons, il s'adresse à ses compagnons et cherche à les pénétrer de ses ressentiments : « Combattez sans crainte les Dânavas, leur dit-il : je vais vous donner l'exemple ». Alors tous ces serpents, habitants de la mer, attaquent les Dêtyas. Ardents et pleins d'espoir, ils sifflent, et ces compagnons de Varouna frappent les superbes Dânavas de leurs flèches ou de leurs massues. Mais le puissant Vipratchitti fait sentir à ces serpents le souffle de sa colère, et, avec une espèce de traits particuliers, qui sont des Garoudas² ennemis des serpents, il repousse ces terribles ennemis. Ces traits enrichis d'or et aussi brillants que le soleil percent le corps des défenseurs de Varouna, et ceux ci, déchirés sans relâche, tombent comme de faibles éléphants victimes d'éléphants plus robustes. Tel que l'astre du jour avec ses rayons brûlants, tel était Vipratchitti avec ses flèches dévorantes. Varouna, irrité, s'élance vers lui, et les Dânavas à leur tour se trouvent percés de mille traits, et s'enfuient éperdus sur tous les points. Le dieu des eaux, se dévouant pour la cause d'Indra, poussait des cris en combattant, et lançait son lacet avec adresse. Ses compagnons, le poing menaçant ou le bras chargé d'un rocher, accouraient pour combattre Vipratchitti. Celui-ci, avec toute espèce d'armes et surtout avec de larges pierres, répondait à ses agresseurs. Enfin ses flèches rapides, éblouissantes, atteignirent les chevaux impétueux de Varouna. Cet exploit alluma soudain son ardeur : ainsi s'enflamme le feu du sacrifice quand il dévore le beurre consacré. Il accable de flèches également sûres, brillantes et rapides, l'armée entière de Varouna, qui, les armes brisées, le désespoir dans l'âme, fuit dans toutes les directions sur un champ de bataille inondé de son sang. Le Dêtya triomphe, et le roi des eaux, craignant les armes de Vipratchitti, va se mettre sous la protection d'Indra.

DEUX CENT-QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE.

ÉLOGE D'AGNI.

Vêsampâyana dit :

Le grand Agni, témoin de la défaite des dieux, résolut de mettre un terme, avec les Brahmarchis, au triomphe des Dêtyas. Ce dieu, que soutient le havya, naquit un jour de la brillante Sândilî¹ ; sa semence est dorée, ses yeux jaunes, son teint rouge, son cou de la même couleur, ses cheveux blanchâtres, sa trace noire ; élevé au rang des dieux, il mange le sacrifice, qu'il ne reçoit que pour le dévorer. On le surnomme l'holocauste (havis), le poète (cavi), le purificateur (pâvaca) ; il consomme tout, dieu puissant et suprême, feu divin, âme de Brahmâ, plein de beauté, étincelant de mille rayons, trésor de lumières (vibhâvasou), riche en clartés diverses, prince souverain, témoin du monde, invoqué par

² On se rappelle que Garouda est l'oiseau favori de Vichnou, et l'ennemi des serpents, auxquels il ne cesse de faire une guerre d'extermination.

¹ Agni ordinairement est fils de Casyapa et d'Aditi. J'ignore la légende qui le fait naître de Sândilî, laquelle doit être une fille du sage Sandila, père d'une famille particulière de Brahmanes. Du nom de Sândilî, on surnomme Agni Sândilya. Voyez lect. CXXXVIII, note 28.

les Brahmanes, cher à celui qui fait le vachat² ; brillant et radieux, il dévore le havya ; né au sein de la samî³, et fier de son heureuse naissance, il préside à toutes les cérémonies, purifie tous les êtres, garde précieusement les mérites des dieux, efface les péchés ; de sa langue il effleure l'offrande ; saint et pénitent, il est le centre de la promenade pieuse appelée pradakchina⁴, l'ornement des sacrifices, le maître du passé et de l'avenir ; il boit le soma et mange l'holocauste, remarquable par son éclat, souverain, âme, créateur et destructeur des êtres, invincible, pur, merveilleux, roi de la Swadhâ⁵, époux de Swâhâ⁶, célébré par le Sâma-vêda, couronné de splendeur, dieu des dieux, esprit terrible de Roudra, chanté par les livres saints.

Ce Dêva est porté sur un char que traînent des chevaux rouges, et à qui les vents servent de roues. Vêtu de noir, il a pour étendard et pour aigrette la fumée. Il lève un trait flamboyant, dont il brûle des millions de Dânavas : aussi funeste sera un jour le dernier embrasement du monde. Ce dieu, qui se quintuple pour être le souffle vital⁷ de tous les êtres, qui dévore l'holocauste, qui est le grand moteur du monde, l'ami, le maître, le souverain des hommes, le destructeur de toute la nature à la fin des âges, dont la naissance est chantée sur les sept tons⁸, qui habite l'éther, rapide, léger comme le son, qui fait et défait tout ici-bas, voie suprême de ceux qui ont une voie, père des Vêdes⁹, éternel, égal dans ce monde à Brahmâ ; ce dieu, dis-je, dont on ne connaît pas la forme, et qui est le plus grand des éléments, s'élance en tourbillons de feu qui s'élèvent jusqu'au ciel et touchent les dix régions. Il aspire à l'anéantissement des Dânavas, aussi dévorant que l'incendie de la fin des âges. Les Dêtyas sont effrayés de le voir dessécher ce fleuve formé par la bataille, où le sang tient lieu d'eau, la moelle de limon, les cheveux de sêvalas et de gazon, les aigrettes de cailloux, les cadavres des éléphants de digues. Tous les compagnons de Prahlâda, vaincus par Agni, poussent des clameurs inutiles. Là ce sont leurs aigrettes, leurs vêtements, leurs chars ou leurs étendards, ici leurs cheveux, leurs bras, leurs visages ou leurs jambes qu'embrase et consume l'élément furieux.

Les Dêtyas abandonnent leurs armes, leurs chars et leurs drapeaux : brûlés, vaincus par Agni, ils fuient de tout côté : ce n'est pas la figure du dieu qu'ils voient au front de bataille ; c'est l'horizon, le ciel, la terre, les nuages tout en feu. Effrayés et troublés par la peur, les Dânavas s'écrient que la fin des temps est arrivée, que le dieu sorti du lotus veut détruire son ouvrage. Cependant Maya et Sambara, pour opposer l'onde au feu, imaginent des armes magiques formées avec les éléments de Varouna et de Pardjanya¹⁰. Ces armes éteignent les feux d'Agni sous des torrents pareils à ceux qui descendent des nuages.

² Exclamation usitée au moment de l'holocauste.

³ Voyez tom. I, lect. V, note 9.

⁴ Elle consiste, comme nous l'avons vu, à tourner par la droite autour du foyer sacré.

⁵ Exclamation employée dans les offrandes faites en l'honneur des Mânes. Les poètes en ont fait une nymphe qui, comme Swâhâ, est l'épouse d'Agni.

⁶ *Swâhâ* est une exclamation usitée dans les offrandes adressées aux dieux. Elle a été personnifiée, et les poètes l'ont donnée pour épouse au dieu du feu.

⁷ Voyez tom. I, lect. XL

⁸ सप्तस्वर, *saptaswara*. Voyez Recherches asiatiques, tom. IX.

⁹ Une légende fait sortir les Vêdes de la bouche d'Agni ; de là vient l'épithète de *Djâtavêdas* qu'on a donnée à ce dieu.

¹⁰ Varouna est la mer et Pardjanya le nuage

L'illustre et brillant Vrihaspati, voyant que le dieu funeste aux Dêtyas avait perdu toute son énergie, lui adressa ce discours :

« Reprends courage, ô Dieu fort, toi dont la semence est dorée, l'aigrette éclatante, la flamme indestructible, la bouche garnie de sept langues¹¹ ; toi qui dévores tout et laisses partout ton empreinte ineffaçable. Ton souffle, c'est le vent ; ton corps, ce sont les plantes ; ton berceau, ce sont les eaux¹². En haut, en bas, de tout côté vont et s'étendent tes rayons : ta prééminence est incontestable. O Agni, tu es tout ; en toi est ce monde ; tu contiens les êtres et tu portes la terre. C'est toi qui reçois le havya, c'est toi qui es l'holocauste (havis) lui-même, et par qui se fait le sacrifice perpétuel. Tu es la nourriture des êtres, et le monde te sert de nourriture et de breuvage. De toi dépend la victoire, en toi existe toute la nature. Tu te contentes longtemps du havya, mais quand les temps sont venus, tu fais ta pâture des trois mondes. De toi sont nés les Vêdes : les vaches savent que de toi seul vient la chaleur. En toi on reconnaît Vrichâcapi¹³ et le maître de la mer ; tu es dans les sacrifices le solitaire saintement détaché de tout¹⁴. Tu as l'énergie merveilleuse, et la force productrice de l'univers, la qualité dominante de chaque être. Tes rayons forment les eaux, les plantes et leurs saveurs diverses. C'est toi qui, à la fin des temps, renfermes le monde, et toi qui le crées de nouveau, quand le jour de la création est venu. O Agni, les dieux te célèbrent comme étant la source de tous les êtres : pour leur salut tu avais dans le combat donné la mort aux Dânavas. O Dieu dont tant de sacrifices attestent la gloire, l'eau sans doute est ton berceau ; mais pourquoi te renfermer aujourd'hui dans ce berceau funeste pour nous ? Défends les dieux contre les Dêtyas, ô toi qui consommes l'holocauste, toi dont l'oeil est jaune, le cou rouge, et les empreintes noires ».

DEUX CENT-QUARANTE-HUITIÈME LECTURE.

VICTOIRE DE BALI.

Vêsampâyana dit :

Agni, après avoir entendu le discours de Vrihaspati, reprit dans le combat un nouvel éclat, tel que celui que lui donne le havis¹ dans le sacrifice. Les armes magiques des Dêtyas se trouvèrent amorties par la force d'Agni. Ceux-ci, voyant leurs espérances trompées et leurs troupes vaincues, se présentèrent devant Bali, et Prahlâda, lui montrant son parti abattu par le merveilleux Agni, lui adressa ces paroles : « Prince des Asouras, n'es-tu pas le feu, le vent, le soleil, l'eau, la lune, les constellations, les régions célestes, l'atmosphère et la terre, l'avenir, le passé et le présent ? C'est là un privilège que tu as reçu du divin Swayambhou. Ce dieu ne t'a-t-il pas accordé le titre d'Indra, le droit de porter le tchâmara, le triomphe dans la guerre, l'empire, la puissance, la force d'une armée innombrable, la domination sur tous les êtres, la prééminence, la souveraine vertu de l'yoga, l'héroïsme dans les combats, l'immensité, la légèreté, enfin toutes les qualités précieuses ? Ainsi, ô roi des Dêtyas, ta destinée est de vaincre les dieux et leurs adhérents : c'est Brahmâ qui l'a dit ».

¹¹ Les Indiens donnent au feu sept rayons, qu'ils appellent ses sept langues.

¹² Cette idée est sans doute une allusion aux diverses cosmogonies que nous connaissons, et qui représentent le monde comme détruit par le feu, submergé ensuite par les eaux, puis séché encore par le feu. Le premier livre des lois de Manou, sl. 78, fait sortir l'eau du feu ou de la lumière.

¹³ Voyez lect. CCVIII.

¹⁴ Ces mots rendent l'idée contenue dans अग्रह, *agraha*, employé, dit-on, pour *agriha*.

¹ L'offrande de beurre, le *ghrita* (*ghee*).

Bali entendit avec plaisir ces paroles du grand Prahlâda, et se dirigea aussitôt du côté où se trouvait le char d'Indra. Tandis que le roi des Asouras marchait vers le roi des dieux, les saints Brahmanes venaient le saluer avec respect ; les êtres privés de raison donnaient des signes d'heureux présage. Les pénitents, les cheveux relevés en djatâ, bénissaient ses armes ; les poètes célébraient sa grandeur. Et lui, chargé de parures d'or et de pierres précieuses, et distingué par son extérieur, brillait de même que le disque du soleil. Bali voyait son armée pressée par celle d'Indra, et telle que l'horizon en automne, quand le vent amène les nuages au ciel. Il voyait les troupes ennemies protégées de tout côté par Agni s'élever avec violence comme les flots de la mer à l'époque des parwasandhis². Aussitôt il attaque ces vaillants adversaires avec des tridents, des lances, des javelines, des massues, des épées, des flèches. Aussi terrible que le nuage qui renferme la foudre, il pousse un cri semblable à celui du lion, du taureau ou de l'éléphant. Il apparaît tel que le feu de Câla qui dévore tous les êtres ; ses armes magnifiques sont comme la fumée qui enveloppe ce feu, ses bras agités comme le vent qui l'anime, sa valeur héroïque comme l'aliment qui l'entretient. C'est sous cette horrible forme que Bali se montre dans le combat.

DEUX CENT-QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE.

RETRAITE D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Les Souras, en défendant leur roi, furent accablés des flèches de Bali, et forcés de céder à son ascendant. L'armée des Dévas prit la fuite, et, vaincus par Bali, les dieux dirent au grand Indra : « Tu es, ô Indra, le maître et le conservateur des mondes ; tes oeuvres, comme ta gloire, sont incomparables. Cependant nos armées ont été mises en déroute par les Asouras ; les roues, les essieux de nos chars, nos étendards ont été brisés. Nos éléphants, nos chevaux, nos conducteurs de chars, nos fantassins, ont succombé par milliers sous les massues de nos ennemis. Le roi des Dêtyas a pris dans le combat une forme terrible. Eh quoi ! verras-tu donc ton armée anéantie par les Dêtyas ? O dieu, sauve ceux qui ont recours à ta protection ».

Le roi des Immortels, après avoir entendu ce discours, s'enflamme et brûle les Dânavas, non moins violent que l'incendie de la fin du monde. Ce dieu, orné d'une aigrette aussi lumineuse que le soleil, couvert de bracelets de pierreries, brillant comme le lapis-lazuli, ce grand roi qui a cent têtes, cent bras, mille yeux, le poil bouclé et pareil aux taches du paon¹, l'oeil pourpre, les cheveux et la barbe de la couleur appelée hari, ce prince guerrier, armé de la foudre et de mille autres instruments, éblouissant comme mille soleils, présentant un éléphant pour étendard, ce pieux yogin, accompagné de milliers de Dévas, de Gandharvas, d'Yakchas, célébré par les saints Richis savants dans le Sâma-Vêda et les pieuses prières, Indra enfin, saisit sa foudre aux cent noeuds, arme terrible qui ne s'étend que pour brûler, arme inévitable, partout présente, tachée de sang, et brisant les objets qu'elle ne consume pas. Ce fils chéri d'Aditi, ce vainqueur de Pâca, dont tous les êtres réunis ne sauraient triompher, poursuit les Dêtyas. Rien n'était plus horrible et en même temps plus merveilleux que ce combat de Bali et d'Indra, du chef des Dévas et du prince des Dêtyas. Tous deux y déployaient leur force et leur puissance. Excité par les éloges de

² Voyez lect. CCXI, note 12.

¹ मयूररोमन्, *mayoûraroman*. Cette épithète fait peut-être allusion aux yeux dont les poètes couvrent le corps d'Indra, et qui ressemblent aux taches de la queue du paon.

Prahlâda et par ses propres succès, Bali brille comme un feu éclatant. Témoins du combat de leurs chefs, les Dévas et les Asouras recommencent aussi leur lutte acharnée.

Indra décoche à son ennemi mille et mille flèches, que le Dêtya brise dans leur vol. Le roi des dieux, irrité, prend un trait de feu et le lance. Le trait part et laisse dans le ciel un sillon enflammé, non moins terrible que le feu de la fin des âges. Bali lui oppose un trait de la nature de Varouna². Le dieu, habile et courageux, pour se venger, saisit sa foudre aussi lourde qu'une montagne, et va pour en frapper son adversaire. Alors le prince des dieux, le fils de Cousica³, le monarque que traînent des chevaux verdâtres⁴, entendit en ce moment solennel une voix qui lui dit : « Arrête, illustre roi des dieux, il ne t'est pas donné de vaincre Bali. Le Dêtya a obtenu de Swayambhou, pour prix de sa vertu et de sa pénitence, un privilège qui le protège contre toi. Tu ne saurais, ni toi, ni aucun des Dévas, triompher de lui. Cependant il trouvera un jour son vainqueur dans celui qui est l'universalité de Brahmâ, le grand mystère, la voie des dieux, la voie du devoir et de la vérité, la voie supérieure, plus élevé que tout ce qui est élevé, auguste et souverain, matériel et immatériel, maître du passé, du présent et de l'avenir, être à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, portant dans ses mains la conque, le disque et la massue, vêtu de jaune, fléau des Asouras, vainqueur invincible, qui est la victoire elle-même ».

Indra, entendant cette voix divine, se retira du combat avec tous les Marouts. Après le départ du noble Côsica, les Dânavas poussèrent un cri de lion : des clameurs de joie s'élevèrent dans les airs, et du bruit réuni des conques, des guerriers, des quadrupèdes, des instruments de musique, se formait une grande voix qui proclamait la défaite des dieux. Le roi des Dêtyas, Bali, entouré de son armée, fut complimenté par ses amis, et se montra à tous les yeux avec la majesté d'Hiranyacasipou.

DEUX CENT-CINQUANTIÈME LECTURE.

RÈGNE DE BALI.

Vêsampâyana dit :

Les Dieux avaient succombé ; les trois mondes reconnaissaient la domination des Dêtyas ; la victoire du grand Bali était proclamée au loin par Maya et par Sambara. Cependant la sérénité régnait dans l'atmosphère ; la justice réglait toutes les actions, la lune avait repris son cours accoutumé, le soleil suivait sa route ordinaire, et les diverses régions du ciel, devenu la conquête des Dêtyas, étaient gardées par Prahlâda, Sambara, Maya et Anouhrâda. Les sacrifices avaient retrouvé leur éclat ; les moyens d'arriver au Swarga étaient encore enseignés. Le monde marchait dans les voies de la nature ; la vertu était pratiquée, les péchés soigneusement évités, les oeuvres de pénitence religieusement observées. La Piété se soutenait sur quatre pieds, et l'impiété n'en avait qu'un¹. Les rois veillaient au salut des êtres : chacun suivait le devoir de son état et les saintes obligations de la vie dévote². C'est alors que le roi Bali fut sacré au milieu des transports de joie et des cris de fête de tous les Asouras. En ce moment la bienfaisante Lakchmî vint se placer près du trône de ce prince, et, tenant une fleur de lotus à la main, bénit le monarque Asoura.

² Dieu des eaux

³ Voyez tom. I, lect. XXVII.

⁴ *Harivâhana*. Voyez tom. I, lecture XXXIV, note 3.

¹ Voyez Tome I, lecture XLVI, note 9.

² C'est-à-dire les *âsramas* qui sont au nombre de quatre.

« O Bali, dit-elle, noble et vaillant roi, au milieu des malheurs qui accablent les Dévas, je suis heureuse de tes succès. Le roi des dieux a été vaincu par ta force ; mais en voyant ta justice je me console et viens auprès de toi. Je ne m'étonne plus qu'un Asoura tel que toi, qu'un fils d'Hiranyacasipou ait exécuté de pareilles oeuvres. Tu es la gloire de ce prince ton aïeul, toi qui gouvernes avec tant de bienveillance les trois mondes. Sous ton règne tous les devoirs sont remplis avec une louable exactitude ; aussi l'empire de ces trois mondes est-il pour toujours assuré à ta puissance ».

Ainsi parla la divine Lakshmî au roi des Dêtyas, déesse bonne, charmante, aimée de tous les êtres. Quelques autres des plus illustres déesses vinrent aussi se ranger auprès du grand roi Bali, telles que la Pudeur (Hrî), la Gloire (Kîrtti), la Lumière (Dyouti), la Splendeur (Prabhâ), la Fermeté (Dhriti), la Constance (Kchamâ), la Puissance surnaturelle (Bhoûti), la Moralité (Nîti), la Science (Vidyâ), la Miséricorde (Dayâ), la Sagesse (Mati), la Tradition (Smriti), la Réflexion (Médhâ), la Modestie (Ladjdjâ), la Beauté (Vapouhpouchti), la Sainte-Écriture (Srouiti)³, la Volupté (Prîti), l'Éloquence (Idâ), la Grâce (Cânti), la Tranquillité (Sânti), la Prospérité (Vriddhi), l'Humanité (Cripâ). Toutes les Apsarâs déployèrent devant ce prince leurs talents dans les arts de la danse et du chant. C'est ainsi que le pieux Bali obtint la possession des trois mondes et l'empire sur tous les êtres animés et inanimés.

DEUX CENT-CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE.

VOYAGE DES DIEUX AU MONDE DE BRAHMA.

Djanamédjaya dit :

O saint Mouni, que firent les dieux vaincus par les Asouras ? Comment parvinrent-ils à reconquérir le ciel ?

Vêsampâyana reprit :

Après avoir entendu la voix divine qui lui avait parlé, le roi des Souras se rendit avec ses sujets vers l'orient, au palais d'Aditi. Il raconta à cette déesse comment cette voix était venue frapper ses oreilles. Aditi lui répondit : « O mon fils, s'il en est ainsi, il vous est impossible, même avec le secours de tous les Marouts, de triompher de Bali, fils de Virotchana. Il n'est qu'un seul être capable de le vaincre, ô Indra ; c'est le dieu aux mille têtes¹. Allons interroger là-dessus votre père Casyapa : il sait la vérité, il nous dira par quel moyen le grand Dêtya Bali doit être vaincu ».

Alors les Souras allèrent avec Aditi se présenter devant l'antique Casyapa, saint Mouni, tout brillant des feux de la pénitence, précepteur des dieux, toujours humide des eaux de ses triples ablutions², éclatant comme le soleil, couronné d'une flamme lumineuse, pur et mortifié, appuyé sur son danda³, couvert d'un vêtement d'écorce, et par-dessus d'une peau d'antilope noire⁴, aussi beau que Brahmâ, aussi resplendissant que le feu du sacrifice alimenté par le beurre consacré et sanctifié par la prière, toujours occupé de lectures pieuses, profond dans la science divine, maître des Souras et des Asouras, illustre fils de Marîtchi, lequel, par l'excellence de sa nature, a contribué à la création des êtres, et est

³ Un manuscrit porte *Stouti*, la Louange

¹ Vichnou est ici confondu avec le serpent Ananta qui a mille têtes.

² C'est-à-dire les ablutions du matin, de midi et du soir.

³ Voyez lois de Manou, lect. i, sl. 45, 46 et 47.

⁴ Voyez *ibid.* sl. 41.

connu pour être le troisième⁵ Pradjâpati. Les Souras, se prosternant devant lui avec Aditi, lui font tous quatre salutations, de même que les Mânasas⁶ font à Brahmâ. Ils lui rapportent qu'une voix a déclaré à Indra que le grand Bali ne pouvait être tué par aucun des dieux. En entendant le discours de ses fils, le Pradjâpati Casyapa conçut la pensée de se rendre avec eux dans le monde de Brahmâ. « Transportons-nous, leur dit-il, dans la demeure de Brahmâ, toujours retentissante des accents de la vérité, pour y entendre la décision même de ce dieu ».

Alors les Souras, avec Aditi, suivirent Casyapa au séjour de Brahmâ, lieu divin, fréquenté par les dieux et les Richis. Ils y arrivèrent en un moment, portés sur des chars magnifiques qui roulaient à leur volonté. Pressés de voir Brahmâ et de jouir de son éclat immortel, ils entrent dans la salle des assemblées, vaste, magnifique, objet de désir pour les uns, de terreur pour les autres. Là résonnent sans cesse les airs du Sâma et les chants modulés sur des strophes de six padas⁷. On y entend les cantiques mélodieux du Rig-véda sortir de la bouche des grands Brahmanes, instruits dans les Vèdes et les Védângas, aussi habiles dans l'art de la musique que dans l'art de réciter les vers sacrés et les formules du sacrifice, savants dans toute espèce de science. Les accents du bonheur retentissent dans ce séjour, non moins riant que la demeure des dieux. Les fils de Casyapa, en arrivant, frappés de la douceur de ces chants, songèrent à toute la pureté qu'exigeait d'eux cette sainte demeure. Silencieux, réfléchis, uniquement attachés à la pensée de Brahmâ, ils se regardaient, ouvrant leurs yeux étonnés. Ensuite ils adorèrent le maître des mondes, se mettant à la suite de Casyapa. Cependant ils entendaient toujours ce doux et magnifique concert, aussi harmonieux que le ramage des cygnes, et formé des paroles des Vèdes prononcées par ces sages, instruits dans les mystères du Mîmansa⁸, du Locâyata⁹, et les secrets de toute autre science. Ils voyaient ces pieux Brahmanes, renommés pour leurs pénitences et ornés de tous les mérites que donnent la prière et le sacrifice. Au milieu de cette salle était assis Brahmâ, aïeul des mondes, maître auguste des Souras et des Asouras, auteur sacré des Vèdes, entouré d'une magie toute divine. Près de lui étaient placés les pères des êtres, Dakcha, Pratchétas, Poulaha, Maritchi, Bhrigou, Atri, Vasichtha, Gôtama, Nârada. Avec eux se montraient la Science (vidyâ), le Sentiment (manas), l'Éther¹⁰, l'Air, le Feu, l'Eau, la Terre, le Son, le Toucher, la Forme, le Goût, l'Odeur¹¹, la Nature, le destructeur des formes

⁵ Ces mots sont obscurs ils signifient peut-être que Casyapa appartient à la troisième génération, étant fils de Maritchi, lequel doit sa naissance à Brahmâ.

⁶ Voyez tom. I, lect. I.

⁷ Voyez les extraits du Rig-véda publiés par M. Rosen. Le mot *pada* signifie ici *demi-vers, hémistiche*.

⁸ Système philosophique ou plutôt théologique des Indiens, fondé par Djêrnini. Vyâsa fut aussi l'auteur d'une école, appelée *Outtara mîmânsa*.

⁹ M. Wilson regarde l'opinion des Locâyaticas comme fondée sur l'athéisme, et leur donne pour maître Tchârwâca. Le poète citerait-il ici de cette manière cette secte philosophique, si elle avait été réellement fondée sur le scepticisme et l'absence de tout principe religieux

¹⁰ Le texte porte अन्तरीक्षं, *antarîkcham*, que j'ai cru devoir ici regarder comme un synonyme आकाश, *âcâsa* : c'est dans le même sens que la VIIe lecture du Bhagavad-gîtâ, sl. 4, emploie ख, *kham*. Plus bas j'ai pris aussi तेजस्, *tédjas* pour un synonyme d'अग्नि, *agni*.

¹¹ Ces cinq qualités sont celles que les Indiens attribuent aux cinq éléments. Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 75 et suiv.

(Vicâra), et les autres grands agents, les Védângas, les Oupângas¹², les quatre Vèdes, avec leurs Oupanichats, leurs Mètres (Pâdas), et leurs Préceptes (Cramas), les Rites, les Sacrifices, la Volonté créatrice (Sancalpa), le Souffle conservateur. Tels étaient les êtres placés près de Brahmâ, ainsi que bien d'autres ; la Richesse, le Devoir, le Désir, la Haine, la Joie, Soucra, Vrihaspati, Samvartta, Boudha, Sanêstchara, Râhou, toutes les planètes, les Marouts, Viswacarman, les Constellations, le Soleil, la Lune, la Sâvitri victorieuse, la Voix aux sept formes¹³, les Smritis¹⁴, les Chants¹⁵, les Saintes Écritures¹⁶, les Commentaires¹⁷, tous les Livres enfin revêtus d'une forme corporelle ; les Kchanas¹⁸, les Lavas¹⁹, les Mouhoûrttas²⁰, le Jour et la Nuit, les Demi-mois, les Mois, les six Saisons, les Années, les quatre Âges, le Crépuscule, la Nuit aux quatre formes²¹, la Révolution divine²², toujours constante dans son mouvement éternel.

Casyapa et ses pieux enfants étaient entrés dans cette salle de Brahmâ, brillante, merveilleuse, remplie de Brahmarchis. A la vue du dieu couvert de parures éblouissantes, incompréhensible, inaltérable, assis sur son trône éclatant, ils baissèrent la tête jusqu'à ses pieds divins, qu'ils touchaient de leurs fronts. Leur conscience était calme, leur âme pure de tout péché. Le puissant Brahmâ, apercevant tous ces Souras qui venaient d'arriver avec Casyapa, éleva la voix.

DEUX CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

RÉPONSE DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit :

« Héros courageux, leur dit-il, je connais le motif qui vous amène en ces lieux. Vous verrez vos désirs accomplis par celui qui est le plus grand des Souras, et qui triomphera du Dânavâ Bali. Ce n'est pas à toi, Indra, qu'est réservée la gloire de vaincre les Asouras ; les trois mondes deviendront la conquête du dieu suprême, qui est déjà leur soutien, leur créateur, leur matrice ; du dieu antique qui apparut jadis dans le germe d'or. C'est lui qui saura te donner la victoire, et qui soumettra Bali à ses lois. Et n'est-il pas en effet parmi nous le plus grand et le premier-né ? Être incompréhensible, esprit universel, occupé des saints exercices de l'yoga, et des austères pratiques de la pénitence ; personne ne connaît sa nature, et lui nous connaît tous ; rien ne lui est caché dans cet univers. Par sa faveur, il

¹² On appelle *oupânga* une division des ouvrages sanscrits rangés en quatre sections, savoir : 1° les Pourânas, 2° le Nyâya, 3° le Mîmânsa, 3° le Dharmasâstra. Voyez Recherches asiatiques, tom. I, pag. 340.

¹³ Allusion aux sept notes de musique.

¹⁴ Corps de lois.

¹⁵ *Gâthâs*.

¹⁶ *Niyamas*.

¹⁷ *Bhâchyâni*.

¹⁸ Mesure de temps équivalant à 4 minutes.

¹⁹ Le *lava* équivaut à une demi-seconde.

²⁰ Le *mouhoûrtta* est l'heure indienne, composée de 48 minutes.

²¹ Je ne sais quelles sont ces quatre formes de la nuit, à moins de la supposer divisée en quatre parties qui seraient ses quatre formes.

²² *Câlatchacra*.

m'est permis de dire quelle est sa voie supérieure, et de quel côté, plongé dans les méditations de l'yoga, il poursuit une rigoureuse pénitence. Vers le nord, sur le rivage septentrional de la mer de lait, il habite une demeure que les sages connaissent sous le nom d'Amrita. C'est là que vous devez vous rendre, et, après vous être soumis à de rudes mortifications, vous entendrez alors une voix douce et sonore, comparable au bruit qui provient en été de la nuée orageuse, voix divine, harmonieuse, remplie de poésie, d'élégance et de vérité, source de bonheur, de tranquillité et de pureté. Cette voix sera celle du premier de tous les dieux, toujours sanctifiée par sa pénitence, et se modifiant suivant sa générosité. Illustres Souras qui êtes venus auprès de moi, je vous souhaite donc un heureux voyage. Cependant, avant de me quitter, dites-moi quelle grâce vous pouvez désirer de moi. Je n'ai rien à refuser à Casyapa et à Aditi ».

Alors ceux-ci, se prosternant aux pieds du Brahmâ : « Faites, dirent-ils, que le Dieu que vous nous promettez devienne notre enfant » « Ainsi soit-il ! répondit le créateur des mondes. Que les Dévas lui disent avec assurance : Sois notre frère ! » « Oui, je vous l'accorde, ajouta le maître souverain des êtres ; certains d'obtenir cette faveur, continuez votre voyage. ». Les Souras, Casyapa et Aditi, satisfaits de ce résultat, se mirent en devoir d'obéir à Brahmâ ; après avoir baisé ses pieds, ils se dirigèrent vers la belle¹ contrée que leur avait indiquée le dieu, et arrivèrent bientôt sur les bords septentrionaux de la mer de lait. En un instant ils avaient traversé toutes les mers, les montagnes et les fleuves de la terre. Ils voyaient une région horrible, déserte, privée de la lumière du soleil, et plongée dans une obscurité profonde. Cherchant le lieu appelé Amrita, ils commencèrent avec Casyapa à se livrer, pendant mille ans, aux rigueurs d'une pénitence sévère, dans la vue de se rendre favorable le divin Nârâyana, le seigneur aux mille yeux, maître des Souras et souverain de la terre, savant dans l'art de l'yoga. Appliqués aux pratiques du Brahmacharya, silencieux, immobiles, exposés aux injures de l'air², mortifiant tous leurs sens, ils poursuivaient le cours de leurs austérités. Pour achever de fléchir le dieu, Casyapa prononça la prière enseignée par les Vèdes, et qui est la première de toutes pour son efficacité.

DEUX CENT-CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE.

PRIÈRE AU GRAND ÊTRE.

Casyapa dit :

Adoration à toi, dieu des dieux, unique et sans pareil¹, sanglier, noble habitant de la mer², Vrichâcapi³, prince des Souras, créateur des Souras, incréé, heureux, Capila⁴, Viswakséna⁵,

¹ Traduction de l'épithète सौम्य, *sômya*. Ce mot veut dire aussi septentrional.

² स्थानवीरासन, *sthânavîrâsana*. *Virâsana* dans le dictionnaire de Wilson a deux sens : il s'applique à l'action de dormir en plein air, et à la posture de l'homme qui est à genoux.

¹ Cette litanie renferme quelques épithètes qu'il est difficile d'expliquer littéralement. Telle est celle-ci, *écasringa*, qui mot à mot signifie *unicornis*.

² Mot à mot *taureau de la mer*, *sindhovricha*.

³ Voyez lect. CCXVIII.

⁴ Voyez tom. I, lect. XIV, note 20.

⁵ Ce mot signifie *possédant une armée de tout côté*.

ferme dans le devoir, roi de la justice, Vêcountha, soumis à cent révolutions⁶, n'ayant ni commencement, ni milieu, ni fin ; possesseur de richesses⁷, montrant une oreille brillante⁸, né d'Agni⁹, né de Vrichni¹⁰, non engendré, invincible, dormant sur l'Amrita¹¹, éternel, contenu dans tout, commensal de trois demeures¹², orné d'une triple pointe¹³, retentissant¹⁴, possédant un grand ombilic, portant le monde sur ton ombilic, produisant le lotus de ton ombilic, maître du monde, auteur des êtres¹⁵, très-vaste, couvert de formes innombrables, exempt de formes, forme universelle, créateur de toutes les formes, indestructible, immuable malgré tes pertes, inaltérable malgré tes actes, inépuisable en vérité, inépuisable en beauté¹⁶, mangeant le havya, armé d'une hache tranchante, blanc, ornant tes cheveux de moundja¹⁷, Hansa¹⁸, grand Hansa, principe intellectuel¹⁹, impérissable, Hrichîkésa²⁰, atome, atome primitif, plein de vitesse et de force²¹, prenant toutes les formes, aîné des Souras, noir, ne connaissant ni les ténèbres, ni la passion, étant lui-même ténèbres et passion, trésor de pénitence et de vertu, composant le monde entier, premier du monde, illuminé²², pénitent, premier des pénitents, éminent, premier par l'âge, foyer de justice²³, centre rayonnant²⁴, roue de justice²⁵, trésor de vérité, couronné de rayons, libre d'entraves, ayant la lune pour char²⁶.

Tu es l'habitant de l'océan, Adjêcapâd²⁷, l'esprit vivifiant et supérieur, le dieu aux grandes têtes, dont le visage est tourné en bas ; l'être aux mille têtes, aux mille yeux, aux mille

⁶ *Satâvartta*.

⁷ *Dhanandjaya* : ce surnom est aussi celui d'Ardjouna.

⁸ *Soutchisravas* : cette épithète fait sans doute allusion aux pendants d'oreilles du dieu.

⁹ Le feu, comme l'eau, sert à régénérer le monde.

¹⁰ Ces mots sont une allusion à l'avatare de Crichna. Voyez tom. I, lect. XXXIV et XXXV.

¹¹ *Amrita* est le nom d'une partie de la mer de lait. Voyez la lecture précédente.

¹² *Tridhâman* : allusion aux trois mondes.

¹³ Ou plutôt portant *trois bosses, tricacoud* : je crois que Vichnou est ici comparé au boeuf indien, et les trois mondes qu'il soutient, assimilés à trois bosses que ce taureau mystérieux est censé porter.

¹⁴ *Doundoubhi*.

¹⁵ *Viriutchi*.

¹⁶ J'ai voulu rendre le mot *Hansa*.

¹⁷ *Saccharum munja*.

¹⁸ Par ce mot on désigne l'âme suprême, supérieure à tout en bonté.

¹⁹ *Mahat*.

²⁰ Ce mot signifie *maître des organes des sens*.

²¹ *Tourâchât*.

²² *Sipivichta*.

²³ *Dharmanâbha*.

²⁴ *Gabastinâbha*.

²⁵ *Dharmanémi*.

²⁶ *Tchandraratha*.

²⁷ Ce mot est ordinairement le nom d'un Roudra. Voyez t. I, lect. III et t. II, lect. CC.

sourires, aux mille regards, aux mille pieds, aux mille bras, aux mille formes, aux mille bouches, aux mille mains, aux mille rayons ; car les Vèdes ne comptent tes qualités que par milliers.

Tu es Viswédéva²⁸, la source de l'univers, la voie de tous les dieux dès le commencement ; riche en qualités merveilleuses, tu donnes au monde son accroissement, tu es cet univers lui-même.

Tu ris au milieu des fleurs, être suprême et unique, tu es libéral de tes dons, tu es Vôchat²⁹, Aum, Vachat, Swadhâ. Tu prends la meilleure part du sacrifice.

Tu coules sur la terre par cent, par mille torrents³⁰. De toi viennent Bhoûr, Bhouvah et Swar³¹. Tu as pris l'existence, et tu es devenu le monde³². Ton lit est Brahmâ, tu es Brahmâ lui-même, plus que Brahmâ. Tu es le ciel, la terre, l'air, la chaleur.

Tu es le lecteur (hotri), le purificateur (potri), le victimaire (hantri), le directeur (nétri), le conseiller (mantri), l'éclat du sacrifice, l'holocauste, l'onde sacrée, l'autel bien orienté³³, la cuiller, les instruments, l'objet des hymnes saints, l'offrande, le sacrifice, le sacrificateur, l'aliment du feu, le rite préparatoire, le présent, le poteau sacré.

Ta voix retentit partout : tu contiens l'univers comme tu es contenu par lui. Tu es la voie de ceux qui en suivent une, tu es mystérieux, parfait, prospère, supérieur ; tu es le soleil et la lune, tu es le grand tout.

Large, solide, rapide, tu es Nârâyana tout brillant d'or ; ton ombilic, ton sein, tes cheveux sont d'or. Tu renfermes en toi Nârâyana, tu es la voie des hommes ; ta couleur, ton éclat est celui du soleil. Parmi les dieux tu occupes le premier rang ; de ton ombilic est sorti le lotus, tu dors sur le lotus, tu te couches dans son sein ; tes yeux, ton sourire rappellent sa forme ou sa douceur.

Ta face est tournée de tout côté, tu es tout oeil, tu as donné naissance à tout, cet univers est ton aliment. Tu poursuis dans les trois mondes ta marche féconde, graduelle, efficace.

Maître puissant, auteur de la lumière, Sambhou, Bhava, Swayambhou, chef des êtres, premier des éléments, être universel, tu as tout créé, tu conserves tout, l'univers n'est que ta forme.

Tu es le pavitra³⁴, l'oblation, la vérité, la splendeur, le monde entier. Tu sais répandre le havis³⁵, et consumer dans le feu cette sainte ambroisie. Précepteur des Souras et des Asouras, être incorporel, supérieur à tous les dieux, prince souverain, barde divin, tu produis le fil dont s'ourdit la trame de la vie ; immortel, feu sacré, trésor de science, tu éblouis comme la flamme, tu touches tout, tu gouvernes tout. Le ciel est ton domaine, c'est par toi que brille le beurre consacré, toi, précieux aliment de la flamme du sacrifice, père

²⁸ Le texte porte bien Viswédéva, et non Viswadeva, quoique le mot soit au singulier.

²⁹ Exclamation prononcée au moment du sacrifice.

³⁰ Traduction des mots *satadhâra* et *sahasradhâra*, qui peuvent s'entendre autrement, et désigner les cent et les mille tranchants avec lesquels on représenterait le dieu : dans ce sens ces épithètes s'appliquent à la foudre. Le mot *dhâra* peut signifier aussi *contenir*, *renfermer*.

³¹ Ce sont les trois *vyâhritis*. J'ai modifié le texte, qui m'a paru en cet endroit un peu altéré.

³² *Bhouvana*,

³³ दिग् यः, *digtyah*. Ce mot, qui ne se trouve pas dans Wilson, m'a paru formé suivant la règle 919 de la grammaire de Wilkins. Le mot autel a été ajouté par moi

³⁴ Ce mot, qui signifie *purifiant*, s'applique à différents objets, comme on peut le voir dans le dictionnaire de Wilson. Je n'ai pas osé faire le choix entre tous ces objets, tels que le gazon sacré, le cordon brahmanique, le *ghee*, le *mantra* tiré des Vèdes, etc.

³⁵ Offrande de beurre.

éternel de la nature, base inébranlable de l'univers. Né de toute éternité, tu as cependant daigné naître parmi nous. O toi qui soutiens tout, nous implorons ton secours, sauve-nous !

DEUX CENT-CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE.

NAISSANCE DU NAIN.

Vésampâyana dit :

Lorsque le savant Brahmane Casyapa eut achevé l'hymne magnifique, mélodieux, retentissant comme le murmure du nuage orageux, le divin Nârâyana fit entendre sa voix aux Dévas transportés de la joie la plus vive. L'être immatériel, restant invisible, fit arriver jusqu'à eux par les airs ces paroles qui attestaient sa satisfaction. « Je suis content de vos hommages, ô Souras ; demandez-moi une grâce, je vous l'accorderai » « Grand dieu, répondit Casyapa, puisque tu es content de nous, notre bonheur est déjà assez grand. Cependant, si dans ta bonté tu consens à nous accorder une grâce, daigne devenir le frère d'Indra et le sauveur de tes parents ; daigne naître de moi dans le sein d'Aditi ».

En ce moment Aditi, mère des dieux, joignit sa prière à celle de Casyapa, suppliant le bienfaisant Vichnou de vouloir bien devenir son fils. Les dieux s'écrièrent aussi : « Dans ces temps d'alarme et de malheur, sois notre frère, notre gardien, notre refuge, notre protecteur. Fais-toi fils d'Aditi. Tous les dieux et Indra élèvent vers toi un seul vœu : sois le fils de Casyapa ».

Vichnou répondit aux dieux et à Casyapa : « Votre vœu sera exaucé. Tous vos ennemis ne pourront tenir un instant devant moi. Je frapperai les Asouras et vos autres adversaires, et je vous rendrai votre part dans les sacrifices. Rétablissant l'ordre du créateur, je ferai que les Souras reçoivent le havya, et les Pitris, le cavya¹. Vous pouvez, ô dieux, retourner dans vos demeures ; allez, je me conformerai aux désirs d'Aditi et du grand Casyapa ».

Ainsi parla le puissant Vichnou ; les dieux remplis de joie adorent le maître des mondes, et tous ensemble, Aditi, Casyapa, les Viswadévas, Indra, les Sâdhya, les Marouts, se dirigent vers l'orient, et arrivent dans la demeure sacrée de Casyapa, fréquentée par les Brahmarchis. Là, ils se livrèrent à de saintes lectures, en attendant qu'Aditi devînt mère. Enfin elle conçut celui qui est l'âme de tous les êtres, et garda son fruit pendant mille ans. Au bout de ce temps elle enfanta le dieu qui devait causer le salut des Souras et la perte des Asouras, maître et conservateur des trois mondes dont il renferme en lui-même toutes les splendeurs, apportant avec lui le bonheur pour les Dévas, et la terreur pour les Dêtyas.

DEUX CENT-CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE.

REQUÊTE DES DIEUX A VICHNOU.

Vésampâyana dit :

Les sept Pradjâpatis et les sept Maharchis adorèrent le dieu qui venait de naître ; savoir : Bharadwâdja, Casyapa, Gôtama, Viswâmitra, Djamadagni, Vasichtha et Atri qui n'arriva qu'après l'extinction du soleil¹, Marîtchi, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Dakcha. A ces saints se joignirent Ôrva, le fils de Vasichtha, Stamba, le fils de Casyapa, Capîvân,

¹ Voyez tom. I, lect. XLXX, note 331.

¹ Je ne comprends pas la portée de cette circonstance, que rien ne m'explique, et qui peut être astronomique

Acapîvân, le pénitent Atri, Tchyavana, les sept fils de Vasichtha, appelés Vâsichthas ; les enfants d'Hiranyagarbha, ceux d'Oûrdja, Gârgya, Prithou, Djahnou, Vâmana, Dévabâhou, Yadoudhra, Pardjanya, fils de Soma, Hiranyaroman, Védasiras, Satyanétra, Viswa, Ativiswa, Soudhâman, Viradjas, Atinâman, Sahichnou².

Devant Vichnou, roi des Dieux, dansaient les brillantes Apsarâs, couvertes de parures. Les Gandharvas faisaient retentir l'air du bruit de leurs instruments : on entendait chanter Toumbourou, Mahâsrouti, Tchitrasiras, Poûrnâyous, Anagha, Gomâyou, Soûryavartchas, Somavartchas, Yougapa, Trinapa, Cârchni, Nandi, Tchitraratha, Sâlisiras, Pardjanya, Cali, Nârada, Hâhâ, Hoûhoû, et le brillant Hansa. Tous ces Gandharvas rivalisaient de talent, tandis que les belles Apsarâs aux yeux allongés, à la taille charmante, au corps voluptueux, au visage ravissant, formaient ou des choeurs de danse délicieux ou des concerts admirables : parmi ces milliers de beautés on distinguait Anoucâ, Djâmî, Misrakésî, Alambouchâ, Marîtchi, Soutchicâ, Vidyoutparnâ, Tilottamâ, Adricâ, Lakchmanâ, la charmante et brune Rambhâ, aux beaux bras, aux regards séduisants ; Ourvasî, Tchitralékhâ, Sougrîvâ, Soulotchanâ, Poundarîcâ, Sougandhâ, Sourathâ, Pramâthinî, Nandâ, Sâradwatî, Ménacâ, Sahadjanyâ, Parnicâ, Poundjicasthalâ. Là se trouvaient réunis les douze enfants de Casyapa, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Twachtri, Savitri et Vichnou lui-même³. Ces Âdityas, aussi brillants que le soleil, adoraient le maître des Souras. Les Roudras Mrigavyâdha, Sarwa⁴, Nirriti⁵, Adjêcapâd, Ahirvradhna, Pinâkin, Aparâdjita, Havana, Îswara, Capâlin, Sthânou, Bhava⁶, les deux Aswins, les huit Vasous, les vigoureux Marouts, les Viswadévas, les Sâdhyas lui adressaient leurs hommages respectueux.

Les jeunes frères de Sécha, à la tête desquels sont Vâsouki, Catchhapa, Apahartri, Takchaca, invincibles serpents, redoutables par leur force, terribles dans leur colère, l'entouraient avec vénération. Arichtanémi, fils de Târkcha⁷, Garouda, Arouna et Arouni, enfants de Vinatâ, étaient placés à ses côtés.

Le créateur du monde, le père des êtres, Brahmâ se présenta lui-même dans cette divine assemblée, et s'écria : « L'auteur de ce monde éternel reconnaît aussi que Vichnou en est le seigneur souverain ». Ainsi parla le dieu, et, après avoir salué le prince des Souras, il retourna au ciel avec les Richis.

Cependant ce prince des Souras, ce nouveau fils de Casyapa ressemble à la nuée nouvelle qui obscurcit l'air. Ses yeux sont rouges, il a l'apparence d'un nain ; sur sa poitrine son poil se frise pour former les boucles du srîvatsa. Les Apsarâs fixent sur lui des regards d'admiration. Si tout à coup dans le ciel mille soleils venaient à briller, leur lumière donnerait une idée de celle de Vichnou. Comparable aux plus illustres Richis, cet être supérieur, essence de la nature entière, dont les cheveux sont brillants, la poitrine large et l'éclat miraculeux ; qui sert de voie à la vertu, et repousse le péché ; que les Mounis, savants dans l'art de la dévotion, appellent le grand Yoga ; qui possède une puissance

² La plupart de ces noms se trouvent tom. I, lect. VII.

³ Il est singulier de voir figurer Vichnou parmi ceux qui rendent hommage à Vichnou. Le texte n'admet aucune distinction.

⁴ Le manuscrit de M. Tod donne *Sarpa* au lieu de *Sarwa*.

⁵ Nirriti n'est pas ordinairement un Roudra, mais le régent du sud-ouest.

⁶ Je ferai remarquer que l'auteur donne ici douze noms ; et les Roudras ne sont qu'au nombre de onze. Voyez tom. I, lect. III, où les noms de quelques-uns des Roudras diffèrent de ceux que l'on cite ici.

⁷ Nom de Casyapa.

douée de huit qualités surnaturelles⁸ ; qui délivre de la crainte de la mort et de la renaissance les Brahmanes saintement mortifiés et confondus à jamais en lui ; qui, pour les personnes fidèles aux règles des quatre âsramas, est la pénitence même ; qui reçoit les hommages des gens livrés à l'abstinence et à l'austérité la plus rigoureuse ; qui, orné de mille têtes et roulant des yeux rouges comme le feu, est appelé Ananta par tous ces grands serpents qui ont Sécha pour chef ; que les premiers d'entre les Brahmanes, jaloux de s'ouvrir le chemin du swarga, honorent sous le nom d' Yakcha⁹ ; qui est la substance unique, le grand Cavi¹⁰ , le guide des mortels dans les carrières diverses qu'ils ont à parcourir ; que les Vèdes célèbrent sous le titre de Vétri¹¹ , de Vrichânca¹² , et qu'ils représentent comme assignant à chacun sa part du sacrifice, comme étant l'oeil du soleil et de la lune et l'âcâsa personnifié,

Vichnou enfin dit aux dieux d'une voix compatissante : « J'ai appris vos malheurs, et je me suis fait enfant. Illustre Casyapa, et vous, nobles Souras, que puis je encore pour vous ? quelle grâce avez-vous à me demander ? Exprimez-moi librement l'objet de vos désirs ».

Après avoir entendu ces paroles du généreux nain, tous les Souras et Indra leur chef, transportés de joie, s'inclinèrent devant lui et dirent à ce fils de Casyapa : « Par suite d'un don que Brahmâ a fait à Bali, le monde nous a été enlevé, et ce prince des Dêtyas, aussi distingué par sa science que par son courage, a obtenu cette conquête pour récompense de sa pénitence et de sa mortification. Aucun de nous ne saurait le vaincre. Toi seul, ô seigneur, es plus fort que lui. C'est pourquoi nous venons, implorant ton secours dont nous avons besoin. O dieu, sois notre protecteur, toi qui es notre roi et qui participes de notre nature, sauve les Richis et les mondes, satisfais à l'amour que tu portes à Aditi et à Casyapa. Rétablis l'ordre ancien dans les offrandes du cavya et du havya. Affranchis le roi des Souras, le grand Indra, et rends-lui l'empire des trois mondes. Le prince Dânavas célèbre le sacrifice du cheval. Vois ce qu'en cette circonstance tu peux faire pour le salut des mondes ».

DEUX CENT-CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE.

MANIFESTATION DE LA FORME UNIVERSELLE.

Vêsampâyana dit :

Le nain merveilleux rassura les dieux par ces paroles : « Que l'illustre et savant Maharchi Vrihaspati, fils d'Angiras, me conduise au lieu où se passe le sacrifice. Là je ferai ce qu'il faudra pour enlever les trois mondes aux Dêtyas ». Alors le sage Vrihaspati le mena à l'endroit où le grand roi des Dânavas célébrait son sacrifice. L'auguste nain, qui n'est autre que le maître du monde, honoré de tous les Souras et de Brahmâ lui-même, avait pris la ceinture de moundja¹ et le cordon consacré² ; il porte un parasol³ , un bâton⁴ , une peau

⁸ Voyez dans le dictionnaire de Wilson le mot *vibhoûti*. Cette puissance s'exerce aussi peut-être sur les huit éléments désignés dans le 4e sloca de la VIIe lecture du Bhagavad-gîtâ

⁹ Il faut peut-être lire *Yadjna*.

¹⁰ Ce mot *cavi* signifie poète.

¹¹ Littéralement *connaisseur*.

¹² C'est ordinairement un surnom de Siva, dont le taureau, *vricha*, est le symbole.

¹ Lois de Manou, lect. II, sl. 42.

² *Ibid* Sl. 44.

d'antilope noire⁵ ; ses cheveux sont relevés en djatâ ; il a l'apparence d'un faible enfant. Lui qui ne connaît pas la vieillesse, il a toute la gravité d'un vieillard. Ce dieu, que l'esprit ne saurait comprendre, entre dans l'enceinte du sacrifice, où venait d'arriver le roi des Dânavas, Bali, fils de Virochana. Il pénètre rapidement par une porte que gardait une troupe nombreuse de soldats, et encombrée d'une multitude immense de Dânavas. Il s'approche sans crainte du prince qu'entourait une foule de prêtres attentifs à réciter leurs mantras. Une fois arrivé dans ce lieu rempli de Richis⁶ illustres, Vichnou se met à disserter sur la cérémonie. Lui qui est le sacrifice éternel, il décrivait les rites convenables à cette espèce de sacrifice. Il avertissait de leurs devoirs et Soucra⁷ et les autres prêtres, et les rendait muets d'étonnement et de confusion. En présence de Bali et de son pieux auditoire, il expliquait, avec la science la plus variée et la plus profonde, l'origine, les motifs, les détails des diverses cérémonies, telles que les Vèdes les ordonnent. Les Richis se voyaient, malgré leur vieillesse et l'éclat de leur extérieur, vaincus par un enfant et un nain.

A ce spectacle, le fils de Virochana ne put s'empêcher de soupçonner dans ce fait quelque miracle ; et, baissant la tête avec respect, il lui dit : « D'où viens-tu ? Qui es-tu ? Quelle est ta famille ? Quel motif t'amène en ces lieux ? Je n'ai jamais vu de Brahmane aussi instruit que toi. Tu parais enfant, et cependant tu es le premier des docteurs pour la science des choses divines et humaines : tu as autant de beauté que de savoir, et tu charmes les yeux aussi bien que l'esprit. Tels ne sont pas les enfants des Dévas, des Richis, des Nâgas⁸, des Yakchas, des Asouras, des Râkchasas, des Pitris, des Siddhas, des Gandharvas. Qui que tu sois, je t'honore ; dis ce que je puis faire pour toi ».

Le sage et incompréhensible nain sourit d'abord et répondit ensuite à ces paroles : « Prince des Asouras, ton sacrifice est magnifique, et aussi riche que celui que fit autrefois Brahmâ. Le roi des Souras, Indra, Yama ni Varouna n'en ont jamais fait de semblable. Tu veux, et ton intention est excellente, immoler un cheval pour effacer tous tes péchés et gagner le Swarga. Oui, certes l'aswamédha, au jugement de toutes les personnes instruites, est le plus grand de tous les sacrifices : c'est celui qui comble tous les vœux. Il est superbe⁹ et riche, source féconde de considération et d'argent, de grandeur, de force et de pureté : tendant vers le ciel, il a le sein rempli d'or, il enfante tous les biens. Il sert aux hommes à leur faire passer heureusement la mer du péché : aussi les Brahmanes qui connaissent les Vèdes appellent-ils le cheval de ce sacrifice Vêswânara¹⁰. L'état de père de famille (grihastha) est le premier des Âsramas ; les Brahmanes, les premiers des hommes ; toi, le plus grand des Asouras, et l'aswamédha, le plus grand des sacrifices ».

³ Les lois de Manou ne parlent pas de cet instrument de luxe, quand elles font la description du jeune Brahmane.

⁴ Lois de Manou, lect. I, sl. 45.

⁵ *Ibid.* sl. 41.

⁶ Les personnages distingués par leur piété, même parmi les Dânavas, portent le nom de *Richis*.

⁷ Soucra, régent de la planète de Vénus, est le prêtre et le précepteur des Asouras, et préside à leurs sacrifices.

⁸ C'est-à-dire les serpents.

⁹ Le texte dit : सुवर्णसृङ्ग, *souvarnasringa*, expression que je n'ai pu traduire littéralement, et qui signifie *aureus cornu*.

¹⁰ Ce mot signifie : *bon, convenable pour tous les hommes*. Cette épithète, formée du nom de Viswânara, se donne aussi au feu.

A ce discours du nain, le roi des Dêtyas, transporté de plaisir, lui dit : « Quelle est ta famille, bon Brahmane ? Je t'accorderai tout ce que tu voudras. Choisis un présent, et, quel qu'il soit, tu l'obtiendras ». Le nain lui répondit : « Je ne veux ni royaume, ni chars, ni pierres précieuses, ni femmes. Si tu es content de moi, si tu as le dessein, suivant l'usage, de gratifier un Brahmane, accorde-moi en terre la valeur de trois pas, et cela pour l'honneur du feu de ton sacrifice. Tel est le voeu que je forme » « Mais, illustre Brahmane, reprit Bali, qu'est-ce que trois pas pour toi, quand tu as autour de toi tant de millions de pieds ? »

« Grand roi, interrompit Soucra, n'accordez rien. Vous ne connaissez pas ce Brahmane. C'est Hari lui-même ainsi déguisé. Sous la forme d'un nain et l'apparence d'un jeune Brahmane, il cherche à vous tromper pour servir Indra son ami ». A ces mots de Soucra, Bali resta quelque temps pensif. Mais bientôt, se livrant à un accès de joie et entraîné par son destin, il demande un vase d'or, et, le tenant à la main, il s'écrie : « Brahmane à l'oeil de lotus, tourne-toi comme moi vers l'orient. Parle, que veux-tu ? la terre ? non, trois pas. Je te les donne. Reçois cette libation d'eau. qu'ainsi ma parole ne soit pas vaine » « Un instant, criait toujours Soucra ; prince, connaissez-vous ce Brahmane ? Je vous le répète, c'est Vichnou. Quel est donc votre plaisir de vous laisser volontairement tromper ? » « Comment, lui répondait Bali, Vichnou, le grand Vichnou honorerait mon sacrifice de sa présence ? Eh bien, s'il veut accepter de moi un présent, je suis prêt à le lui accorder. Et quel autre en serait plus digne que lui ? » En disant ces mots, Bali se mit en devoir de répandre l'eau.

Le nain lui dit : « Roi des Dêtyas, je ne veux que trois pas. Je tiens à ma première demande ». En entendant ces derniers mots du nain, le fils de Virochana, prenant le bord¹¹ de sa peau d'antilope noire, dit aussitôt : « Ainsi soit fait ! » et il commença à répandre l'eau du vase. Le nain, saisissant le moment fatal pour le roi des Asouras, avança rapidement la main qui leur était si funeste ; et le prince, tourné vers l'orient, et le coeur rempli de bienveillance, versa toute l'eau sur cette main. Cependant Prahlâda, placé devant lui et les yeux attachés sur cette forme de l'être infini et incompréhensible, de l'être extraordinaire qui allait ravir aux Asouras leur puissance, crut reconnaître en elle des signes inquiétants : « O prince, s'écriait-il, ne versez pas l'eau sur la main de Vichnou déguisé en nain. Oui, c'est là ce Vichnou qui jadis a tué votre bisaïeul, et qui vient vous tromper aujourd'hui ». Bali lui répondit : « J'accorderai à ce dieu tout ce qu'il me demandera. Je veux me le rendre propice, et m'en faire un protecteur plus sûr que Brahmâ. Nécessairement je dois des présents aux saints Brahmanes qui assistent à notre sacrifice ». Et c'est ainsi que le fils de Virochana, au milieu de cette foule d'Asouras, accorda au dieu Vichnou les trois pas qu'il avait demandés.

« Roi des Dânavas, répétait Prahlâda, ne donnez pas à ce Brahmane ce qu'il sollicite. Je ne le crois pas enfant de Brahmane ; son apparence est trompeuse, croyez-en mes paroles. Je pense que c'est l'homme-lion qui revient parmi nous ». Tels étaient les discours de Prahlâda ; Bali lui répondit pour le rappeler aux principes : « Quand un homme demande un bienfait et qu'un autre le lui refuse, il arrive que l'infortune du premier passe au second. Celui qui ne tient pas la promesse qu'il a faite à un Brahmane commet un péché, et, malheureux pendant sa vie, tourmenté par la crainte malgré ses amis et la famille à laquelle il appartient, il finit par tomber dans l'enfer. Je donne la terre à ce Brahmane, parce que je le trouve supérieur à tout. J'éprouve en mon coeur une joie extraordinaire à la vue de ce saint personnage qui, sous la forme d'un nain, m'adresse une demande. Ainsi

¹¹ Ce passage n'est pas clair sur le texte, et l'action que je désigne dans ma traduction n'est pas suffisamment indiquée : अकृष्णाजिनोत्तरीयं स कृत्वा.

c'est sans regret que je fais droit à sa requête ». Puis, s'adressant encore au nain : « O Brahmane, tu as tort de ne demander que trois pas ; je te donne toute la terre jusqu'aux mers qui l'entourent ». Le nain répondit : « Je ne demande pas toute la terre ; je suis content de trois pas. Tel a été mon premier vœu, et j'y persiste » « Ainsi soit ! » dit Bali avec joie ; et les trois pas furent accordés au tout-puissant Vichnou.

Mais à peine l'eau eut-elle été versée dans sa main, que le nain cessa d'être nain. Il développa toute sa forme divine. La terre devint ses pieds, le ciel sa tête, la lune et le soleil ses yeux, les Pisâtchas les doigts de ses pieds, les Gouhyacas les doigts de ses mains, les Viswadévas ses genoux, les Sâdhya ses jambes, les Yakchas ses ongles, les Apsarâs les lignes tracées sur son visage, les éclairs ses regards, les rayons du soleil ses cheveux, les étoiles les places velues de son corps, les Maharchis ses poils, les points intermédiaires de l'horizon ses bras, les points principaux la partie extérieure de ses oreilles, les Aswins l'intérieur de ses oreilles¹², Vâyou son nez, Tchandramas l'éclat de sa face¹³, le devoir son sentiment (manas), la vérité sa voix, la divine Saraswatî sa langue, Aditi son cou, la lumière du soleil son palais, la porte du ciel son ombilic, Mitra et Twachtri ses sourcils, Agni sa bouche, Pradjâpati ses testicules, le dieu Brahmâ son cœur, le Mouni Casyapa sa semence, les Vasous son dos, les Marouts ses jointures, les Tchhandas ses dents, les astres les doux reflets de son corps, le grand Roudra ses cuisses, l'océan son assiette ferme et solide, les Gandharvas et les serpents son ventre, la prospérité, la réflexion, la constance, la grâce, la science, ses reins ; sur son front siège le grand esprit, les plus belles constellations et Indra, roi des dieux, sont l'ardente vigueur de ce souverain dieu ; les Vêdes, les sacrifices, les liens des victimes et les oeuvres des Brahmanes sont ses seins, ses flancs et ses lèvres. A la vue de cette forme divine de Vichnou, les Asouras irrités se précipitent vers lui, comme les sauterelles vers un foyer ardent.

DEUX CENT-CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE.

BALI RELÉGUÉ DANS LE PÂTÂLA.

Vêsampâyana dit :

Je vais te dire les noms, les formes et les armes de ces principaux Dânavas. C'étaient¹ Vipratchitti, Sivi, Sancou, Ayassancou, Ayassiras, Aswasiras, le robuste Hayagrîva, le rapide Kétoumân, Ougra, Ougravyagra, Pouchcara, Pouchcala, Aswa², Aswapati, Prahlâda, Aswasiras, Coumbha, Samhrâda, Gaganapriya, Anouhrâda, Hari, Hara, Varâha, Sambara, Aroudja, Vrichaparwan, Viroûpâkcha, Mounîndra, Tchandalotchana, Nichprabha, le riche Souprabha, Niroûdara, Écatchacra, Mahâtchacra, Dwitchacra comparable à Câla, Sarabha, Salabha, Coupatha, Câpatha, Cratha, Vrihadkîrtti, Mahâgarbha³, Sancoucarna, Mahâdhvani, Dîrghadjihwa, Arcanayana⁴, Mridoutchâpa⁵,

¹² J'ai cru devoir établir cette différence, non indiquée par le dictionnaire, entre स्रोत्र, *srotra* et स्रवण, *sravana*, pris pour synonymes

¹³ प्रसाद, *prasâda*.

¹ La plupart de ces noms se retrouvent ailleurs. Voyez surtout tom. 1, lect. XLI,

² Les manuscrits Dévanâgaris portent *Sâkha*.

³ Le manuscrit de M. Tod donne *Mahâdjihwa*.

⁴ Le même manuscrit appelle ce personnage *Arcavadana*.

⁵ Sur le manuscrit dévanâgari de Paris on lit *Mridoucâya*.

Mridoupriya, Vâyou, Djavichtha, Namoutchi, Sambara, le grand Vikchara, Tchandrahantri, Crodhahantri, Crodhavarddhana, Câlaca, Câlacâkcha, Vritra, Crodha, Vimokchana, Gavichtha, Havichtha, Pralamba, Naraca, Prithou, Indratâpana⁶, Vâtâpin, le vigoureux Kétoumân, Asiloman, Pouloman, Vâchcala, Pramada, Mada, Sringâlavadana⁷ Carâla, Kési, Écâkcha, Râhou, Hounda, Srimara, et beaucoup d'autres encore. Tous ces Dêtyas s'approchèrent de Vichnou, au moment où il faisait ses trois pas. Quelques-uns de ces géants, la bouche ouverte et criant aussi fort que des ânes, élèvent dans leurs mains des lacets ; d'autres tiennent de ces instruments qui tuent cent hommes, des tchacras, des tridents, des mortiers, des tonnerres, des cimenterres, des masses, des cognées, des javelots, des haches d'armes, des quartiers de rochers, des arbres tout entiers, des arcs, des massues, des flèches, des épées. Ces terribles et courageux ennemis agitent leurs armes diverses ; leur extérieur et leurs vêtements sont aussi variés que leur armure. On reconnaît parmi eux des figures de tortue, de coq, d'éléphant, d'âne, de chameau, de sanglier, de poisson, de dauphin, de chat, de perroquet, de panthère, de Garouda, de rhinocéros, de paon, de cheval, de loup, de porc-épic, de cerf, d'ichneumon, d'épervier, de colombe, de canard sauvage, de crocodile, de singe, de veau, de brebis, de buffle, de lézard, de tigre, d'ours, de léopard, de lion. Les uns sont couverts de peaux d'éléphant ou d'antilope noire, ou bien de vêtements d'écorce ; les autres, de riches étoffes. Leurs têtes sont ornées d'aigrettes, de turbans, de diadèmes ; leurs oreilles, de superbes pendants ; leurs poitrines, de colliers magnifiques et de guirlandes diverses.

Armés de leurs traits enflammés, ces Asouras entourent Hrichîkésa qui marche. Celui-ci les repousse de ses pieds et de ses mains. sa taille s'élargit, et il occupe rapidement le monde. Il marche sur la terre, et alors le soleil et la lune touchent à sa poitrine ; il s'élève dans le ciel, et ces astres sont à la hauteur de sa cuisse ; il monte encore plus haut, et il les foule sous ses pieds. Les Brahmanes rapportent que le puissant Vichnou, vainqueur des Asouras, après avoir conquis les trois mondes, donna la terre à Indra, et à Bali la région inférieure du Pâtâla⁸, nommée Soutala. Le roi des Asouras l'accepta avec reconnaissance, et fixa sa demeure près du Rasâtala. Là, après s'être livré à une méditation profonde, il dit à l'adorable Vichnou : « O dieu, que dois-je faire maintenant ? J'attends votre décision ».

Vichnou répondit au roi des Dêtyas : « Illustre Asoura, je suis satisfait de tes sentiments, et je t'accorderai la grâce que tu voudras me demander ; pourvu que tes désirs ne nuisent point aux droits d'Indra, je te le déclare, tu obtiendras le bien que tu auras souhaité ». Ainsi s'adressait au roi des Dêtyas le frère du roi des dieux, le bienfaisant seigneur des mondes. « Oui, disait-il, j'ai reçu sur ma main l'eau que tu m'as donnée : je t'accorde à mon tour la faveur de ne pouvoir être tué ni par les dieux ni par les Dêtyas. Habite avec tes compagnons et les autres Asouras la région du Pâtâla que je te donne. Rappelle-toi toujours ma puissance, et songe que tu ne dois pas attenter à la domination du roi des Dévas. Souviens-toi aussi d'honorer tous les dieux ; et pour prix de ta soumission, tu verras tes désirs magnifiquement satisfaits. Tu posséderas dans ce monde et dans l'autre un bonheur aussi varié que certain. Tu régneras toujours sur les Dêtyas, goûtant les plaisirs les plus purs, et célébrant des sacrifices accompagnés des plus riches présents. Mais si jamais tu franchissais les limites, qui te sont assignées, tu te trouverais enchaîné par des noeuds de serpents. N'oublie donc pas d'honorer toujours le roi des dieux, que je

⁶ Les deux manuscrits dévanâgaris donnent *Tchandratâpana*.

⁷ Au lieu de ce mot, le manuscrit de M. Tod en porte deux, *Swasrima* et *Câlavadana*.

⁸ On donne le nom de *Pâtâla* aux sept régions souterraines, demeure ordinaire des Nâgas ou serpents et des Asouras, sous le commandement de Sécha, de Bali et autres chefs. On appelle encore ces régions du nom général de *Rasâta1a* : mais le Rasâtala est quelquefois la septième région, comme le Soutala est la sixième. Il ne faut pas confondre le Pâtâla avec le Naraca, séjour des hommes coupables après leur mort.

reconnais pour mon aîné, pour le premier des Souras, et auquel j'ai moi-même donné l'empire ».

Bali répondit :

« Dieu des dieux, qui portez la conque, le tchakra et la massue, maître auguste des Souras et des Asouras, souverain du monde entier, dites-moi quel sera mon partage dans le Pâtâla. Comment m'y tiendrai-je ? Quels y seront mes aliments et mes moyens de subsistance ? O chef des Souras, vous qui faites à jamais mon bonheur, expliquez-vous sur ce sujet ».

Le dieu lui dit :

« Tu jouiras, ô noble Dêtya, de six privilèges : tu pourras faire un Srâddha sans Brahmane⁹, une lecture sans mortification, un sacrifice sans présents, une offrande sans prêtre, recevoir un cadeau de gens incrédules, célébrer un holocauste sans pratiquer les cérémonies du sanscâra. Que tu fréquentes mes amis ou mes ennemis, que tu communiques avec des marchands ou avec de pieux adorateurs du feu, que tu acceptes un cadeau d'hommes incrédules ou religieux, tu ne contracteras aucune souillure : telle est la faveur que je t'accorde, ô roi des Dêtyas ». En entendant ces mots du grand Vichnou, Bali s'écria. « Ainsi soit-il ! » et descendit dans le Pâtâla pour se conformer à l'ordre du dieu. Ensuite le vainqueur assigna aux divers régents les postes qu'ils devaient occuper. Il donna l'orient au puissant Indra, le midi à Yama, roi des Pitris, l'occident au noble Varouna, le nord à Couvéra, chef des Yakchas, la région inférieure au prince des serpents, la région supérieure à Soma.

Après avoir ainsi partagé les trois mondes, et rétabli le trône d'Indra, le dieu fort par excellence, le nain seigneur de tous les êtres, se rendit au ciel au milieu des adorations des Maharchis. Sur le passage de l'invincible Vichnou, tous les dieux avec Indra exprimèrent leurs sentiments de reconnaissance et de joie. Cependant le fils de Virochana, Bali, se trouvait gardé¹⁰ par les serpents à sept têtes, Cambalâswa, Tara et les autres ; le Dêvarchi Nârada s'approcha de ce prince ainsi tristement enchaîné, et, touché de son malheur, il lui dit : « Je veux t'indiquer un moyen de te délivrer. Je t'enseignerai un hymne en l'honneur du premier des dieux, de l'être infini, impérissable, sans commencement et sans fin, lequel un jour sera¹¹ fils de Vasoudéva. O roi des Dêtyas, en récitant d'un cœur vraiment pur, d'une âme recueillie, cet hymne merveilleux, tu obtiendras ta délivrance ». Alors le fils de Virochana apprend de Nârada cette prière composée de vingt strophes, et, dans l'attitude du plus profond respect, il récite ces mots dont la terre est doucement émue :

« Adoration au seigneur immortel, impérissable, généreux, au dieu qui dort sur les eaux, à Vichnou sur l'ombilic duquel s'élève le lotus !

Tel que le soleil qui amortit ses feux, ô dieu, tu prends la forme d'un enfant pour conquérir les trois mondes. Use envers moi de la même bonté.

Le soleil et la lune avaient disparu du ciel ; les sacrifices, la pénitence, les cérémonies étaient mis en oubli. Dans ta pensée tu formas les mondes. Use envers moi de la même bonté.

Alors apparurent Brahmâ, Roudra, Indra, Vâyou, Agni, les fleuves, les serpents, les montagnes et le roi des Brahmanes¹². Use envers moi de la même bonté.

⁹ Ce Brahmane porte le nom particulier de *Srotriya*.

¹⁰ Il faut supposer que Bali avait essayé de s'enfuir, ou que les Nâgas abusaient de leur pouvoir pour le tyranniser.

¹¹ J'ai ajouté ce futur pour sauver l'anachronisme que commettait ici le poète en parlant de Vasoudéva.

¹² Ce roi des Brahmanes, c'est Soma ou la lune.

Jadis à la fin d'un Calpa, Mârcanda¹³ entra dans ton ventre, et y vit tous les êtres animés et inanimés. Use envers moi de la même bonté.

Seul et n'ayant d'autre compagnon que la science, par la sainte vertu de l'yoga, tu as produit ensuite les trois mondes. Use envers moi de la même bonté.

Lorsque tu es étendu sur les ondes, plongé dans un mystérieux yoga, tu formes encore alors les mondes dans ta pensée. Use envers moi de la même bonté.

Tu as revêtu la forme de sanglier célébrée dans les Vèdes et mentionnée dans les sacrifices, et sur une de tes défenses tu as relevé la terre. Use envers moi de la même bonté.

O Hari, en élevant les Sacrifices sur ta défense de sanglier, tu as établi les trois pindas¹⁴ en l'honneur des Pitris. Use envers moi de la même bonté.

Tous les Souras tremblants de peur fuyaient devant Hiranyâkcha : ô dieu, tu les as sauvés. Use envers moi de la même bonté.

Ton bras, armé du tchakra arrondi, a dans le combat tranché la tête d'Hiranyâkcha¹⁵. Use envers moi de la même bonté.

Jadis par le moyen de Hoûmcâra¹⁶ tu as ôté la vie à Hiranyacasipou, dont les os, la tête, la cervelle ont été brisés. Use envers moi de la même bonté.

Autrefois, sous les yeux mêmes de Brahmâ, les Vèdes avaient été enlevés par deux Dânavas ; c'est toi, ô dieu, qui les as recouverts. Use envers moi de la même bonté.

Prenant la forme d'un cheval¹⁷, tu as tué Madhou et Kêtabha, et rendu les Vèdes à Brahmâ. Use envers moi de la même bonté.

Les dieux, les Dânavas, les Gandharvas, les Yakchas, les Siddhas, les grands serpents ne connaissent pas ta fin. Use envers moi de la même bonté.

Tu es sous le nom d'Apântaratamas¹⁸ devenu le fils de Véda, et par toi les Vèdes ont été jadis enseignés. Use envers moi de la même bonté.

Les Vèdes, les sacrifices, les holocaustes, les offrandes en mémoire des Pitris, voilà, ô dieu, ton grand mystère. Use envers moi de la même bonté.

Le Richi Dîrghatapas, par suite de la malédiction d'un gourou, était né aveugle¹⁹ : par ta faveur il a vu le jour. Use envers moi de la même bonté.

Un éléphant, voué à ton service, avait été dévoré par un alligator, et se trouvait déjà au pouvoir de la Mort : tu l'as sauvé²⁰. Use envers moi de la même bonté.

Éternel, infini, sage et savant, tu chéris ceux qui t'honorent, tu confonds les orgueilleux. Use envers moi de la même bonté.

Je m'incline avec respect, et j'honore ta conque, ton tchakra, ta massue, ton carquois, ton arc et Garouda lui-même : délivre-moi des liens dont tu m'as enchaîné ».

Le dieu touché de cette prière dit à l'oiseau Garouda, l'ennemi des serpents : « Va délivrer Bali de ses liens. » Alors le vigoureux Garouda, déployant ses ailes, descendit aux racines mêmes de la terre, où se trouvait le malheureux Bali. Les serpents, effrayés à l'arrivée du

¹³ Ce mot *Mârcanda* est ici pour *Mârcandéya*.

¹⁴ Voyez lect. CXCVI.

¹⁵ Voyez lois de Manou, lecture III, sl. 215 et 216.

¹⁶ Voyez lect. CCXXIV.

¹⁷ Voyez lect. CCXI.

¹⁸ Je ne connais pas la légende qui concerne ce personnage, dont le nom signifie *aquarum navis obscuritas*.

¹⁹ Une aventure presque semblable est racontée d'Achtivacra.

²⁰ Cette légende ne m'est pas connue.

fils de Vinatâ, laissèrent le prince Asoura et s'enfuirent dans la ville de Bhogavati²¹. Bali, délivré de sa captivité par la faveur de Vichnou, restait pensif, l'oeil baissé et le front morne. Garouda lui dit : « O roi des Dânavas, Vichnou me charge de te dire : Habite désormais librement le Pâtâla avec tes fils, tes parents et tes sujets. Cependant ne t'en éloigne pas d'une *gavyouti*. Si tu manques à cette condition, que ta faute retombe cent fois sur ta tête ».

A ces mots du roi des oiseaux, le prince Dânavas répondit : « Je suis sous la puissance de ce grand dieu. Lui-même il m'a indiqué mes moyens d'existence. Mais comment, ô roi des oiseaux, puis-je vivre heureux en ces lieux ? ».

Garouda, répliquant à Bali, lui dit : « Telles sont les conditions que t'a dictées ce dieu. Ceux qui sacrifient sans cérémonies, sans prêtre, sans pratiques de pénitence, et qui sans discernement font part de leur sacrifice aux uns et aux autres, ne doivent pas espérer de se voir agréer par les dieux. Il en sera autrement de toi²³, et ce privilège doit ici améliorer ton sort ».

C'est ainsi que Vichnou, le maître des trois mondes, par l'entremise du fils de Casyapa, délivra Bali. O grand roi, celui qui lit avec dévotion cet hymne en l'honneur du dieu immortel, efface tous ses péchés. La récitation de cet hymne procure à celui qui a tué une vache ou un Brahmane l'abolition de sa faute ; un enfant, à l'homme privé de famille ; un mari, à la jeune fille ; une heureuse délivrance, à la femme en couches ; un fils, à l'épouse enceinte. Les yogins, disciples de Capila²⁴, savants dans le Sânkhya, et qui veulent arriver au salut, par le moyen de cet hymne, se purifient de leurs fautes et parviennent dans le Swétadwîpa²⁵. Oui, cette prière donne tout ce qu'on peut désirer. L'homme qui la lit le matin en se levant, le corps exempt de souillure, l'âme soumise par la pénitence, verra sans aucun doute tous ses voeux accomplis. Le roi qui, bien disposé par la piété, écoute dans les Parwans²⁶ cette histoire de l'apparition divine du nain, devient vainqueur de ses ennemis, comme Vichnou lui-même. Il obtient une gloire complète, et de nombreuses richesses. Il est, de même que le nain, l'objet de l'amour de tous les êtres. Ses enfants et ses petits-enfants croissent en santé, en vertu, en bonheur. Le dieu des dieux, Djanârdana, est lui-même heureux de cette lecture : c'est ce qu'a dit Cricna Dwêpâyana qui en éprouva pour sa part le favorable effet, et ne forma aucun voeu qu'il n'ait vu comblé.

²¹ Capitale des serpents.

²³ Le texte se prêterait à un sens tel que Garouda aurait l'air de dire que *Bali profitera de la part du sacrifice destinée aux dieux*.

²⁴ Fils de Cardama et de Dévahôûti, auteur du système philosophique appelé *sânkhya*.

²⁵ Autrement l'île *blanche*, séjour de Vichnou.

²⁶ Jours de fête. Voyez tom. I, lect. IV, note 18.